

**institut de
recherche sur
l'économie de
l'éducation**

centre national de la
recherche scientifique

marie duru

**LES ÉTUDES DE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
A L'UNIVERSITÉ DE DIJON**

université de dijon - faculté de science économique et de gestion

adresse postale : centre universitaire - bâtiment sciences mirande
21000 dijon - tél. (80) 30 94 70

SOMMAIRE

I - INTRODUCTION

- I - 1 Préalables épistémologiques et position du problème.
- I - 2 Aspects méthodologiques et déroulement de l'enquête.

II - DESCRIPTION DE LA POPULATION ETUDIANTE A L'ENTREE DE L'UNIVERSITE.

- II - 1 La population étudiante : sexe, âge, origine géographique et scolaire, etc...
- II - 2 Economistes et littéraires dijonnais, une comparaison.
- II - 3 Les phénomènes d'interaction entre variables indépendantes.
- II - 4 Pour une typologie des différentes disciplines.
- II - 5 Comparaison avec d'autres études.

III - LA REUSSITE AU COURS DE LA PREMIERE ANNEE D'ETUDES.

- III - 1 L'action des différentes variables.
- III - 2 La réussite en 1ère année, comparaison entre les littéraires et les économistes dijonnais.
- III - 3 Analyse de variance Morgan SONQUIST.

IV - LE DEROULEMENT DE LA SCOLARITE.

V - L'ENQUETE PAR QUESTIONNAIRE ; PREMIERS RESULTATS.

- V - 1 Représentativité et description de l'échantillon.
- V - 2 Les raisons invoquées de l'arrêt des études et les réorientations ultérieures.
- V - 3 Quelques déterminants de l'arrêt des études et des réorientations éventuelles.

VI - CONCLUSIONS.

ANNEXE

- Bibliographie.
- Annexe 1 : La mesure des interactions entre variables.
- Annexe 2 : Analyse de variance Morgan-Sonquist ; liste des prédicteurs selon les passages (informatiques) successifs.
- Annexe 3 : Tables de scolarité de l'ensemble de la promotion 69, et par disciplines.
- Annexe 4 : Principaux tableaux statistiques tirés de l'enquête par questionnaire.

I - INTRODUCTION

I - 1. Préalables épistémologiques et position du problème.

Si peut paraître des plus banales cette remarque de Chomsky : "la détermination des données pertinentes dépend de leur insertion possible dans une théorie systématique", il n'en est pas moins vrai que trop souvent le chercheur en sciences humaines, de part l'évidence apparente de son objet, se croit dispensé de la tâche de construction des faits en fonction d'une problématique théorique, et par là se soumet en fait à une construction qui s'ignore comme telle et est donc a priori scientifiquement, voire idéologiquement suspecte. Cette tendance se trouvant encouragée par la division du travail qui exclut souvent le chercheur des étapes les plus matérielles de ses travaux ; mais quand, une fois au moins, on s'astreint à toutes les tâches de collecte des données, de codage, de mise en carte perforées, des processus de l'analyse informatique ou de l'analyse multivariée, la nécessité d'une théorie s'impose impérativement pour guider les multiples choix techniques, même les plus insignifiants en apparence, qui sont à faire à tout moment. Conscient de cette nécessité, il ne faudra pas, dans le domaine des sciences de l'éducation, tomber dans le piège consistant à reprendre à son compte sans analyse la multiplicité des théories à la mode qui imposent de façon diffuse et insidieuse une explication obligée d'une phénomène comme l'inégalité d'accès et de réussite dans l'enseignement supérieur. La tentation est grande, pour un chercheur qui aborde des thèmes de ce genre, d'appliquer automatiquement des grilles comme l'âge, le sexe, la profession des parents, etc pour obtenir ses données, sans voir que ces présupposés théoriques laissent échapper une information qu'auraient pu appréhender d'autres grilles fondées sur une construction plus explicitée des faits.

Et si l'on ne peut, à l'heure actuelle, aborder un problème comme celui de la réussite dans l'enseignement supérieur sans bien connaître les théories des sociologues contemporains,

il sera bien difficile de ne pas partir de leurs thèmes pour construire et observer des données qui ne pourront qu'abonder dans leur sens.

Nous ne résumerons pas ici ces théories (1), nous en retiendrons d'une part un ensemble de variables (ou de concepts à transformer en indices) qu'il serait souhaitable d'observer ; d'autre part de nombreuses mises en garde méthodologiques lors de l'analyse des relations entre ces variables. Et notamment celle-ci capitale pour notre sujet et qui en fait d'ailleurs toute la difficulté, à savoir que nous n'observons à l'entrée de l'enseignement supérieur qu'une population de survivants ; or "dans une population qui est le produit de la sélection, l'inégalité de la sélection tend à réduire progressivement et parfois à annuler les effets de l'inégalité devant la sélection" (Bourdieu, 1970). C'est dire qu'une fois observés l'ensemble des facteurs susceptibles d'induire des inégalités d'accès et/ou de réussite, à savoir l'origine sociale, le sexe, l'âge, l'habitat, etc... on ne pourra "traiter comme des propriétés substantielles et isolables des variations qui doivent être comprises comme éléments d'une structure et comme moments d'un processus". A l'instant t de notre observation, certaines variables capitales peuvent ne plus apparaître comme déterminantes - c'est dire combien l'absence de relation entre variables peut être significative- ou encore ne se manifester que comme résultantes de phénomènes antérieurs. Ainsi, il y aura lieu de s'interroger sur le sens d'une variable comme l'âge ou le sexe, observés à l'entrée dans l'enseignement supérieur, ou sur la valeur, à ce niveau d'un croisement entre profession des parents et réussite. Et on ne peut que reprendre ici la remarque pertinente de N. Bisseret : " à toutes les étapes de la carrière scolaire, la classe sociale d'origine joue le rôle d'une variable indépendante par rapport à la réussite, mais elle exerce son influence par le relais de variables intermédiaires qui n'ont pas toutes le même poids aux différents stades des études ".

Le problème des variables actuellement pertinentes se double de celui de la signification souvent ambiguë de ces mêmes

(1) R. Boudon en présente une synthèse très claire dans son ouvrage "L'inégalité des chances". A. Colin 1973 (p.70 et suiv).

variables ; ainsi, comme le remarquait P. Bourdieu dans "les Héritiers", : "la part relative des étudiants en Lettres issus d'une catégorie sociale donnée à une signification équivoque parce que la Faculté de Lettres peut être pour les uns un choix forcé (une "relégation" pour les classes populaires) et pour les autres un refuge (pour les classes favorisées, socialement obligées à une scolarité supérieure" ; ou encore la modalité âge élevé qui peut être "un aspect du handicap social ou à l'inverse le privilège de l'éternel étudiant". On ne saurait donc aboutir, avec une enquête livrant des relations ou des absences de relations statistiques entre variables, qu'à des résultats d'interprétation délicate.

I - 2. Aspect méthodologique et déroulement de l'enquête.

Comme nous l'avons souligné en commençant, problèmes théoriques et problèmes méthodologiques sont indissociables, mais les réserves d'ordre théorique ne peuvent qu'encourager à une analyse des faits la plus rigoureuse possible.

Notre objectif principal était la recherche des déterminants de la réussite et donc de l'échec mais aussi de l'abandon en Faculté des Lettres ; à côté de cet objectif nous pensions également amorcer une démographie et une sociologie différentielles des différentes disciplines (par rapport à cet objectif, la faiblesse de nos effectifs a constitué un obstacle quasi rédhibitoire), et étudier plus spécialement la sous-population ayant abandonné de façon précoce ses études en Faculté ; ces deux objectifs secondaires pouvant contribuer à une compréhension nuancée des significations multiples que peut revêtir une orientation en Faculté de Lettres.

La méthode suivie, par rapport à ces objectifs, s'est largement inspirée du travail réalisé par A. Mingat et J. Perrot sur les étudiants économistes de l'Université de Dijon, ceci à des fins de comparaisons certainement instructives, même si l'originalité (possible) s'est trouvée sacrifiée à l'efficacité (probable)...

Nous avons donc reconstitué une cohorte d'étudiants, entrés en Faculté des Lettres pour la première fois à la rentrée 1969, à partir, d'une part des fiches de scolarité des étudiants encore présents au moment de l'observation (soit à la rentrée 74), d'autre part des dossiers, conservés, par ordre alphabétique, en archives, de ceux qui avaient quitté, avec ou sans diplôme, la Faculté entre ces deux dates. Cette cohorte d'entrants a bien sûr été reconstituée par disciplines, bien que les changements de disciplines en cours d'études, rares il est vrai, viennent poser quelques problèmes en cours d'analyse.

Sur les dossiers établis en 1969, les renseignements exploitables se sont avérés assez peu nombreux, avec cette lacune grave que constitue l'absence de renseignement sur la profession (a fortiori le niveau culturel) des parents. Nous n'avons pu retenir que les variables suivantes : l'année de naissance, le sexe, la série et l'année d'obtention du baccalauréat, le lieu d'habitation des parents, la situation actuelle en Faculté (éventuellement outre ces variables collectées directement sur les dossiers, nous avons dépouillé les procès-verbaux de baccalauréat dans les trois Académies de Dijon, Reims et Besançon (retrouvant ainsi 78 % des bacheliers) pour obtenir des éléments plus précis sur la réussite au baccalauréat considéré comme un indice possible de la scolarité dans le second cycle du second degré ; les P.V. de baccalauréat exploités s'étalant de 1965 à 1969, il faudra bien sûr garder à l'esprit les problèmes d'homogénéité de valeurs (à savoir les notes) observées à des dates si différentes.

Ceci fait il restait à suivre le cursus universitaire de ces étudiants pendant leur passage -parfois "éclair"- à la Faculté de Lettres. Ceci était possible en notant les inscriptions successives de chaque étudiant et en exploitant les procès-verbaux d'examen, discipline par discipline. Pour chaque année universitaire nous avons donc observé : l'inscription de l'étudiant, ou non, et si oui en quelle année et dans quelle discipline ; s'il a eu des notes aux examens et dans ce cas quelles ont été ces notes dans les deux matières jugées les plus importantes par la responsable de la scolarité en Lettres ; enfin s'il a réussi ou échoué, ou réussit partiellement (le système d'unité de valeurs appliqué dans certaines disciplines rend assez complexe la défi-

niton de la réussite, dissociée en partie du passage en année supérieure) et est passée en année supérieure ou a abandonné avec ou sans diplôme. La multiplicité des options possibles (le système de "dominante" en Anglais, le système de l'U.V. en Italien et en Lettres classiques) a rendu parfois impossible l'observation des notes d'étudiants dont nous savons par ailleurs qu'ils ont réussi aux examens et poursuivi normalement leurs études, et nous a finalement contraint à renoncer à toute exploitation de notes de signification très différentes selon des disciplines d'effectifs très variables mais souvent très limités.

Sur la population classée dans la catégorie "Abandon" -ce terme n'impliquant pas forcément une scolarité inachevée puisqu'on y trouve aussi bien des licenciés en 3 ans (assez rares il est vrai) que des étudiants n'ayant jamais passé un examen- nous avons effectué une recherche complémentaire sous forme d'enquête postale pour observer quelques facteurs susceptibles de jouer sur la réussite et plus particulièrement de favoriser un abandon précoce. Le taux de réponse, bien que relativement élevé (60 %), et le fait que les questionnaires aient été remplis par les parents, imposeront la prudence lors de l'interprétation des résultats. Ont été observées les variables suivantes : la situation matrimoniale et familiale (à l'inscription et en cours d'études), le nombre d'années scolaires doublées dans l'enseignement secondaire, l'existence ou non d'un intervalle temporel entre l'obtention du baccalauréat et l'inscription en Faculté et, éventuellement l'occupation principale de l'étudiant pendant cet intervalle, les études parallèles à la scolarité en Lettres, l'exercice d'une activité rémunérée et sa durée hebdomadaire, les raisons (données par les parents) de l'arrêt des études, l'orientation prise après l'abandon et enfin les professions et diplômes des parents.

Notons pour finir cet exposé sur la façon dont ont été réunies les données, que celles-ci portent sur 766 individus -effectif initial de la promotion 1969- pour ce qui est de l'enquête statistique, et sur 251 pour ce qui est de

l'enquête postale (1). Ceci pour dire qu'une extension hâtive des conclusions de cette étude à des populations différentes (étudiants en Lettres d'autres Facultés, ou Dijonnais mais à une période plus récente par exemple) serait pour le moins hasardeuse. Ces réserves faites, il nous faut à présent aborder l'analyse du cheminement de notre cohorte avec la prétention, qu'il faut avoir, d'arriver à construire sinon un modèle complet de relations causales, du moins un "bon" modèle, c'est-à-dire "générateur de plus d'idées qu'on y a mis au départ" (Lazarsfeld).

(1) 496 questionnaires (effectif de la population codée "abandon") sont partis, 420 seulement sont parvenus à leur destinataires.

II - DESCRIPTION DE LA POPULATION ETUDIANTE A L'ENTREE
DANS L'UNIVERSITE.

Cette description offre en elle-même un intérêt limité mais c'est un préalable indispensable, d'une part à une comparaison des sous populations des diverses disciplines, d'autre part à un suivi de cette population initiale dont la structure démographique, scolaire et sociale va se déformer au cours du temps. Nous passerons les différentes caractéristiques "en revue", mais des anticipations et des retours en arrière seront inévitables en raison des interactions existantes, nous le verrons, entre des diverses variables.

II - 1. La population initiale : sexe, âge, origine géographique, passé scolaire...

Ce ne sera là une surprise pour personne, les filles sont largement majoritaires en Faculté des Lettres ; le pourcentage global dans notre population est de 67,5 %. Mais la répartition des garçons et des filles au sein des différents U.E.R. et même au niveau des disciplines traduit des distorsions statistiques significatives (testées avec le X^2). Le pourcentage de filles varie de 75,3 % en U.E.R. de Langues Vivantes à 52,9 % en U.E.R. de Sciences Humaines, car si plus de la moitié des filles s'oriente vers le premier (55 %), près d'un garçon sur deux (42 %) choisit le second. Au niveau des disciplines le taux record de féminisation est détenu par l'Italien (87,5 %), suivi de l'Anglais et des Lettres Modernes avec plus de 78 % de filles ; à l'autre extrême, on trouve la philosophie (avec seulement 48,7 % de filles) devancée de peu par l'Histoire ; ainsi garçons et filles entrant en Faculté de Lettres ne vont pas se diriger avec la même liberté (statistique) dans les mêmes disciplines, comme le montre clairement le tableau suivant (donnant la répartition de 100 étudiants, garçons et / ou filles) :

Discipline	Sexe		Ensemble des étudiants
	Garçons	Filles	
Anglais	16,8	29,3	25,3
Allemand	13,6	16,2	15,4
Espagnol	5,2	6,4	6,0
Italien	0,8	2,9	2,1
Russe	0,8	0,2	0,4
Lettres class.	4,0	2,9	3,2
Lettres mod.	8,8	15,8	13,6
Philosophie	8,0	3,6	5,1
Psychologie	12,4	7,5	9,1
Histoire	22,9	11,4	15,1
Géographie	6,4	3,6	4,5
	100	100	100

Nous verrons cette variable sexe intervenir sur la réussite par ses liens très nets avec d'autres variables comme l'âge, l'âge au bac, la série du bac, la moyenne au bac, etc. Et nous pourrions, par l'étude de ces interrelations, tester l'hypothèse communément admise dans la littérature sociologique, à savoir la signification différente que revêt l'orientation en Lettres pour garçons ou filles. Déjà toutes les remarques descriptives qui suivent vont dans ce sens ; ainsi filles et garçons n'entrent pas pour la première fois en Faculté de Lettres aux mêmes âges : 40 % des filles ont 17 ou 18 ans dans l'année de leur première inscription, pas même 25 % des garçons sont dans ce cas ; ceux-ci entrent dans un cas sur deux à 20 ans et plus.

Année de naissance	Sexe		Ensemble
	Garçons	Filles	
1952 (1)	4,4	8,9	7,4
1951	20,1	30,5	27,1
1950	27,3	31,3	30,0
1949	20,5	15,8	19,3
1948	14,3	5,8	8,5
1947	6,0	3,1	4,0
1946 et avant	7,6	4,6	5,6
Total	100	100	100

Ceci renvoie d'une part à des problèmes de scolarité dans le secondaire, d'autre part à des problèmes d'orientation et de réorientation en début d'enseignement supérieur. En effet, les enquêtes de l'I.N.E.D. ont montré que les filles quittaient le secondaire légèrement plus jeunes que les garçons, et, par ailleurs, nous verrons que les garçons viennent plus souvent en faculté de Lettres après un échec dans d'autres facultés, ce qui lié au fait que les baccalauréats qu'ils ont passés les destinaient plus à des études autres que littéraires. Si l'on observe les séries du baccalauréat dont sont titulaires garçons et filles, on trouve 82 % de baccalauréat A chez les filles, et seulement 70 % chez les garçons qui ont inversement un taux beaucoup plus fort de baccalauréat "scientifique" (séries C-D-E), ceci dans notre population entrant en faculté de Lettres.

(1) Les étudiants nés en 1952 et entrant en Faculté en 1969 ont "un an d'avance" par rapport aux normes officielles du système scolaire ; les étudiants nés en 1951 ont donc eux, l'âge "normal" sinon modal, d'entrée dans l'enseignement supérieur.

Or, si les bacheliers littéraires s'inscrivent en facultés de Lettres l'année même de leur baccalauréat dans plus de 83 % des cas, c'est le fait de pas même un bachelier scientifique sur deux.

On peut donc déjà constater que tout se passe comme si les garçons ne venaient le plus souvent en faculté de Lettres qu'après une tentative dans une voie universitaire plus adaptée à leur baccalauréat, tandis que cette orientation paraît beaucoup plus évidente pour des filles très fréquemment titulaires de baccalauréats littéraires et donc (mais pas seulement, car l'interiorisation de ce déterminisme peut prendre la forme de l'idéologie des études plus adaptées à leur sexe) largement préorientées vers les études de lettres. Ce dernier phénomène pesant tellement lourd sur la vision qu'ont les filles de leur avenir universitaire et professionnel, qu'une enquête nationale du C.E.R.E.Q. (1) a pu montrer que 40 à 50 % des bachelières scientifiques s'étaient orientées vers des études de Lettres, sciences humaines, de droit ou de sciences économiques. S'il est vrai que la formation secondaire pré-orienté particulièrement les littéraires, ceci se double d'un phénomène psychosociologique lié à la division du travail entre les sexes.

Revenant aux étudiants qui s'inscrivent en Lettres après un décalage temporel, nous avons vu que c'était plus souvent des bacheliers scientifiques ; ils vont se diriger essentiellement vers l'U.E.R. de Sciences Humaines : c'est là que le pourcentage de bacheliers 69 est le plus faible, c'est là que se retrouvent les bacheliers C et D (plus de 30 % en psychologie et en géographie). A côté des trois sections Histoire, Géographie, Psychologie, sont visées également la section d'Anglais, puis celle de philosophie notamment par les bacheliers C. A l'opposé, les disciplines où les bacheliers littéraires sont les plus représentés (100 % de baccalauréat A en Lettres classiques) sont aussi celles où l'on rentre le plus vite après le baccalauréat, ce sont les Lettres classiques, l'Italien et, à un degré moindre l'Espagnol.

(1) Centres d'Etudes et de Recherches sur les Qualifications (C.E.R.E.Q.)
"Devenir professionnel des étudiants à la sortie des universités".

Disciplines	Pourcentage de bacheliers 69
Anglais	79,0
Allemand	80,3
Espagnol	93,5
Italien	93,7
Russe	100
Lettres class.	92
Lettres Mod.	84
Philosophie	86,8
Psychologie	63,2
Histoire	65,5
Géographie	70,6
Ensemble	78,0

Ces différentes orientations ne sont pas indépendantes du cursus scolaire suivi dans le second degré ; la série même du baccalauréat est l'aboutissement d'une sélection scolaire qui aboutit à une hiérarchie des séries (A - B - C - D etc.) et même des options (A1, A2, A4, etc.). Tout en gardant à l'esprit cette remarque, nous ne pouvons, dans le cadre de cette étude aborder la variable scolarité dans le secondaire qu'à travers deux indices : l'âge au baccalauréat et la moyenne obtenue au baccalauréat.

Quand nous avons plus haut observé une relation entre l'âge à l'inscription et la série du baccalauréat -les bacheliers littéraires entrant en faculté plus jeunes que les bacheliers scientifiques- nous avons interprété ce fait comme traduisant un "détour", pour ces derniers,

par d'autres Facultés avant de se réorienter plus ou moins contraints et forcés en Lettres. Force nous est de constater que, dans notre population, l'âge au baccalauréat des scientifiques est (déjà, pourrait-on dire) significativement plus élevé que celui des bacheliers littéraires. Ceci, alors qu'au niveau national, c'est en série A que le pourcentage de bacheliers âgés de plus de 18 ans est le plus fort. Il faudrait sans doute nuancer (les D étant plus âgés que les C, et le groupe des A vraisemblablement très hétérogène), mais le fait est là.

L'âge au bac est certes un critère scolaire : il joue comme simple résultante des capacités scolaires manifestées antérieurement (et on tend à assimiler élève en retard et mauvais élève) et l'âge (en général) a pu jouer, comme le montrent les enquêtes de l'I.N.O.P. comme variable intermédiaire encourageant la poursuite ou non d'études à niveau de réussite égal, mais les variables âge au bac et âge traduisent plus que des simples phénomènes scolaires. La moyenne au bac est à cet égard moins ambiguë. Elle est liée bien sûr à l'âge au bac : quand on a obtenu son baccalauréat à plus de 18 ans (avec "un retard" par rapport aux normes officielles), on l'a obtenu dans 6 cas sur 10 avec moins de 11 de moyenne, alors que ce niveau de réussite n'est le fait que de 36 % des bacheliers jeunes (16-18 ans au baccalauréat). Liée à l'âge au bac, la moyenne au bac sera bien sûr liée à l'âge d'entrée en Faculté : si dans la population totale, 1/3 des étudiants a obtenu une mention AB ou B, ce pourcentage passe à 50 % chez les étudiants entrés en Faculté à 17-18 ans. Enfin, si les bacheliers littéraires étaient plus jeunes, ils furent également plus brillants : les bacheliers A ont eu une mention AB ou B dans 35 % des cas, contre 22,3 % chez les autres bacheliers. Cependant, à l'intérieur de cette dernière population, il convient de distinguer les bacheliers D dont la moyenne au baccalauréat (calculée) est plus forte que celle des bacheliers A, et a fortiori de celles des bacheliers C et E.

Série du bac	A	B	C	D	E
Moyenne (calculée) obtenue par les bacheliers	11,49	11,76	11,36	12,51	10,10
Effectifs sur lesquels portent les calculs	503	28	16	54	1

Remarque : la totalité des dossiers de baccalauréat n'ayant pas été retrouvés, les effectifs par série sur lesquels ont été calculés les moyennes ne regroupent donc pas l'effectif initial de 766 étudiants.

La résultante de l'action combinée de ces diverses variables sera une distribution des moyennes obtenues au baccalauréat bien différentes selon les disciplines. Nous y reviendrons ; notons seulement que l'on trouve d'un côté la section Lettres Classiques où garçons et filles, jeunes et littéraires ont eu des résultats brillants à un baccalauréat obtenu le plus souvent en 1969, et de l'autre la section psychologie où l'on trouve plus d'étudiants âgés, souvent titulaires de baccalauréats scientifiques plus ou moins récents et obtenus de façon moins brillante.

Disciplines	Sexe	Moyenne au bac	Moyenne au bac	Moyenne au bac
		garçons	filles	ensemble
Anglais		12,96	11,63	11,91
Allemand		11,59	11,63	11,61
Espagnol		11,18	11,24	11,22
Italien		10,60	11,43	11,29
Russe		10,15	12,55	11,35
Lettres class.		11,93	12,05	12,00
Lettres mod.		11,48	11,76	11,70
Philosophie		11,17	11,96	11,57
Psychologie		10,58	11,32	11,03
Histoire		11,53	11,46	11,49
Géographie		11,54	11,39	11,36

Quittant un instant ces critères scolaires dont nous verrons l'importance, achevons cette description de notre population initiale, par quelques remarques rapides sur les variables "habitat" à savoir la taille de la commune de résidence (des parents) et la distance de cette commune par rapport à Dijon.

La proportion d'étudiants d'origine rurale semble relativement forte (plus du tiers), tandis que la part des dijonnais est faible (16 %). Peu d'étudiants viennent d'autres académies (14 %), et il est à noter qu'ils sont en moyenne plus âgés que ceux de l'Académie de Dijon. On observe peu de différences d'âge entre les étudiants venant de zones rurales ou urbaines ; ces derniers sont simplement légèrement sur-représentés dans la population âgée de 19-20 ans.

Toutes ces remarques, et plus spécialement les dernières, n'ont d'intérêt que dans la mesure où l'on peut établir des comparaisons avec des populations ayant des carrières universitaires différentes.

II - 2. Economistes et littéraires dijonnais, une comparaison.

Ainsi, si l'on rapproche brièvement les deux populations entrant d'une part en Faculté de Sciences Economiques (telle que l'ont étudié les chercheurs de l'I.R.E.D.U.) et d'autre part en Faculté des Lettres, des différences majeures apparaissent.

Le public de la Faculté de Lettres est féminin à près de 70 %, en Sciences Economiques, il y a 71 % de garçons. Deuxième constatation liée à la première, on trouve d'une part une population très littéraire (82,3 % de bacheliers A et B en Lettres), de l'autre, une population beaucoup plus diversifiée avec 40 % de littéraires et près de 50 % de baccalauréat C.E.D. Ces bacheliers l'ont été, dans l'ensemble, de façon plus précoce dans le public des Facultés de Lettres que dans celui de la Faculté de Sciences Economiques : 40 % de bacheliers à 18 ans et moins d'une part, 33,4 % d'autre part ; mais cette différence

légère, s'explique peut être en grande partie par les différences de sexe des deux publics (les filles étant bachelières plus jeunes).

Quant au critère scolaire important qu'est la moyenne obtenue au baccalauréat, on observe des différences sensibles, surtout quant aux bacheliers A, rares autant que brillants en Sciences Economiques, ce qui n'est pas le cas en Lettres où ils sont majoritaires et plus moyens ; par contre, les scientifiques (C et E) sont "moins bons"(1) en Lettres comme en Sciences Economiques, les bacheliers D n'atant eux, brillants qu'en Lettres ; les bacheliers B enfin sont de même niveau par rapport à ce critère.

Enfin, les bacheliers entrent en Lettres plus rapidement après l'obtention de leur diplôme : 78 % le font l'année même, alors que 62,5 % seulement des économistes sont dans ce cas. Si la Faculté de Lettres est dans une position beaucoup moins "charnière" que celle de Sciences Economiques, et à ce titre moins à même d'accueillir des étudiants en quête de réorientation, il reste notoire qu'elle reçoit tout un public d'adultes venus entre autre se "recycler", et qui pèsent sur le pourcentage de bacheliers "anciens". A titre de remarque, notons que le taux de bacheliers 1969 en Sciences Economiques est équivalent à celui observé dans certaines disciplines comme la psychologie (ou à un degré moindre, l'Histoire) qui sont les sections littéraires de "réorientation" d'adultes ou de scientifiques.

Pour finir, notons en ce qui concerne l'origine géographique des deux populations, que les dijonnais sont moins représentés en Lettres (16,5 % contre 25 % en Sciences

(1) Ce "moins bons" est estimé à partir d'une répartition des estimations des moyennes par séries, en 1974, faites par MM. Mingat et Perrot dans l'étude sur les Economistes. (MM. Mingat et Perrot : la réussite des étudiants économistes" - Cahier de l'I.R.E.D.U.).

Economiques), et que les étudiants littéraires résident plus souvent loin (dans la zone distante de Dijon de 60 à 150 km), mais très peu au delà de l'Académie. Ces deux facteurs (taille de la commune et distance) étant légèrement liés, rien d'étonnant à ce qu'on ait un public également plus "rural" en Lettres qu'en Sciences Economiques (33,6 % de ruraux, et 26,3 % respectivement).

C'est avec ces premiers éléments, mais surtout avec l'analyse des déterminants de la réussite en première année, que la comparaison des publics, des exigences des deux grands types d'enseignement, et de l'adéquation de ces deux termes, pourra devenir intéressante.

II - 3. Les phénomènes d'interaction entre variables indépendantes.

Il est nécessaire, avant d'aller plus avant dans la description -typologie des sections- et a fortiori la recherche des déterminants de la réussite, de clarifier brièvement, ce que nous avons déjà noté çà et là, en nous centrant sur la variable "âge à l'entrée" qui se montrera d'une importance capitale par la suite. Nous avons mené cette approche des interactions à l'aide des indices proposés par Boudon pour la mesure de l'implication (cf. Boudon 1971); "ceux-ci visent à établir le degré auquel la classification sur un des deux attributs étudiés permet de déduire la classification sur l'autre. A partir du tableau croisé des deux attributs (i et j) dichotomisés, on transforme les effectifs en proportions, et tout le calcul repose sur ces proportions conditionnelles qui apprécient, par exemple, quelle est la part, dans la sous-population possédant l'attribut i, de ceux possédant aussi l'attribut j ;" les "p i j" calculés varient entre 0 et 1, un indice égal à 1 équivalent à la proposition : si i alors j, un indice supérieur à 0 signifiant : si

(1) La méthode utilisée et la présentation détaillée des calculs et résultats sont reprises dans l'Annexe 1.

i, alors plus souvent j (ou non j selon le signe de l'indice). Nous ne reprendrons pas l'analyse de tous les p_{ij} calculés (voir annexe 1), les conclusions les plus notables sont les suivantes.

- Les déterminants directs de l'âge d'entrée en Faculté sont :

- a) l'âge au baccalauréat, la relation étant une implication stricte chez les "jeunes" (à l'entrée), et une relation en terme de "plus souvent" dans la population âgée ;
- b) l'année d'obtention du baccalauréat (mais cette liaison est beaucoup plus lâche que la première) avec là aussi une implication plus forte, mais non stricte, chez les jeunes que chez les "vieux".

- Par l'intermédiaire de ces deux variables, on observe des relations en deux temps entre l'âge à l'entrée et les variables suivantes :

- a) la moyenne obtenue au baccalauréat, cette relation étant la résultante (1) des relations âge au baccalauréat / âge à l'entrée, et moyenne au baccalauréat / âge au baccalauréat (relation nettement plus lâche que la première).

Par conséquent, les étudiants entrant en Faculté jeunes, ont plus souvent, obtenu leur baccalauréat avec mention.

- b) la série au baccalauréat, cette relation étant la résultante des relations (d'intensité moyenne) série au baccalauréat / année du baccalauréat, et année du baccalauréat / âge à l'entrée.

Ainsi, les bacheliers A entrent plus jeunes en Faculté de Lettres.

- c) le sexe, cette relation étant la résultante des relations sexe / âge au baccalauréat (observée par d'autres enquêtes) et âge au baccalauréat / âge à l'entrée ; les filles entrant donc plus jeunes en Faculté.

(1) Nous ne disposons pas des tableaux permettant d'appliquer entièrement la méthode de Boudon, et de savoir notamment si telle relation n'est que la résultante de deux autres ou traduit aussi un phénomène spécifique.

- Mais cette dernière relation peut aussi s'expliquer par un cheminement en trois temps : sexe / série de baccalauréat / année du baccalauréat / âge à l'entrée ; les filles obtenant plus souvent un baccalauréat A, l'obtenant donc plus souvent en 1969, et entrant donc plus souvent jeunes en Faculté.

On peut, à titre d'hypothèse, proposer un autre cheminement en trois temps, qui pourrait expliquer la relation série du baccalauréat / moyenne au baccalauréat : dans notre population la série du baccalauréat est liée à l'âge au baccalauréat, cette dernière variable étant liée à la moyenne au baccalauréat, les bacheliers A l'ayant été, plus souvent, plus jeunes et donc plus couramment avec mention.

Ce rapide tour d'horizon, s'il a l'air de découvrir des truismes, permet néanmoins de clarifier un peu la structure des relations observées (un schéma est disponible dans l'annexe 1). Quant à savoir si cette structure, observée sur la totalité de notre population, est également valable pour les différentes disciplines, il y a là une question d'importance à laquelle il est bien difficile de répondre.

Les effectifs sont à ce niveau si faibles, qu'il vaut mieux en rester là plutôt que de s'aventurer à de nouvelles constructions hypothétiques statistiquement invérifiables.

II - 4. Pour une typologie des différentes disciplines.

Ce sous-titre est sans doute trop ambitieux, car on ne saurait bâtir une typologie sur des effectifs si faibles (la section la plus importante est l'Anglais avec 194 étudiants, la plus réduite, Russe exclus, l'Italien avec 16 étudiants). Néanmoins, on repère quelques constantes si l'on classe les disciplines selon des critères simples calculés en pourcentage -et donc d'autant plus suspects" que l'effectif de la section est faible- comme le taux de féminisation, la part des jeunes à l'entrée (étudiants nés en 52 et 51), le pourcentage de

baccalauréats littéraires (A et B) (1), les moyennes obtenues au baccalauréat (calculées par disciplines et sexes séparés) et l'importance des bacheliers 69.

L'Italien et les Lettres Classiques d'un côté, la Géographie et la Psychologie de l'autre, sont les disciplines les plus "typées". Les Lettres classiques sont d'un recrutement très jeune, très littéraire (100 % de bacheliers A) de bacheliers de l'année ayant fréquemment obtenu leur diplôme avec mention ; seul y est moyen le taux de féminisation. La section d'Italien est, elle aussi, jeune et littéraire mais les filles y sont beaucoup plus nombreuses, et les baccalauréats obtenus, s'ils sont récents, sont assez rarement assortis de mention. Ce sont surtout les résultats obtenus aux examens, dès la première année d'études, qui permettront de distinguer radicalement ces deux disciplines qui recrutent à première vue des publics assez similaires. A l'opposé, psychologie et géographie (et à un degré moindre histoire et donc tout l'U.E.R. de Sciences Humaines) sont des disciplines âgées, assez peu féminisées, où les baccalauréats sont plus rarement littéraires ou du cru 69, et moins souvent assortis de mention. A rapprocher de l'histoire, on trouve la philosophie, qui se place donc à mi-chemin entre les Sciences Humaines, bien typées, et des disciplines plus "modales" comme les Lettres Modernes et l'Anglais. Dans ces dernières, le pourcentage de filles est supérieur à la moyenne, les baccalauréats sont plutôt bons, mais par forcément littéraires ou récents ; là encore, nous verrons combien deux disciplines voisines par leur public (du moins tel que l'appréhendent ces indicateurs grossiers) peuvent avoir des résultats fort différents. On trouvera en annexe les résultats chiffrés complets, et dans la dernière partie consacrée à l'exploitation de l'enquête postale, certaines variables supplémentaires comme la profes-

(1) On pourrait, mais ce n'est pas là notre propos, poser la question du caractère "littéraire" des bacheliers B ; nous les avons regroupés ici avec les bacheliers A, d'une part pour distinguer grossièrement les scientifiques des "autres", d'autre part et surtout parce que les choix d'orientation se présentent, dans les faits, de façon fort similaire pour les bacheliers des séries A et B.

fession du père, permettront de nuancer et d'enrichir cette description.

Notons simplement pour finir, ces quelques remarques de détail.

La seule discipline où les garçons ont une moyenne au baccalauréat (calculée) nettement supérieure à celle des filles est l'Anglais, discipline où ils sont très peu représentés numériquement. La section qui leur est la plus ouverte, la philosophie, est aussi celle où leur moyenne au baccalauréat est l'une des plus faibles. Inversement, les filles ne "s'aventurent" dans des disciplines comme la philosophie ou, à un degré moindre, les Lettres Classiques, que quand elles ont obtenu un baccalauréat brillant. Ceci ne s'applique certes pas à toutes les disciplines : la psychologie, par exemple, où le rapport entre les sexes est l'un des plus équilibré, reçoit les bacheliers moyens quel que soit leur sexe. Ne retrouve-t-on pas par là les notions de sur et sous-sélection, utilisées largement par les sociologues contemporains et dont le pouvoir explicatif est presque trop vaste pour être satisfaisant ; cependant, malgré leur côté "passe - partout" indéniable, ces notions paraissent valables pour la compréhension de phénomènes de ce genre, et nous aurons d'ailleurs d'autres occasions d'y recourir par la suite.

II - 5. Comparaison avec d'autres études.

Le public que nous venons de décrire, qui entre donc en Faculté de Lettres à la rentrée 1969, est-il original par rapport à ce qui a pu être observé ailleurs à une époque semblable ? En fait, on trouve assez peu d'éléments pour une comparaison systématique, même par des enquêtes transversales.

Pour ce qui est des variables sexe et âge -et de leur interaction-, on trouve des observations très voisines à Nanterre à la rentrée 1971 (cf bulletin de psychologie n° 316, 1974-75). De même pour les variables d'origine scolaire (type de baccalauréat et différence filles-garçons), résultats équivalents à la Faculté de Lettres de Nancy en 1970 (Nancy II - 1972). On

trouve plus d'éléments, mais déjà anciens, sur la différenciation de ce public au sein des disciplines possibles en Lettres. Ainsi, les travaux de P. Bourdieu (paru en annexe de "la Reproduction", 1970) sur la hiérarchie scolaire et sociale des sections : on trouve aux positions extrêmes les Lettres Classiques (fort taux de mention au baccalauréat, taux de garçons assez élevé, fort taux d'élèves originaires des classes privilégiées), et la Géographie où les étudiants ont les caractéristiques opposées ; la philosophie voisine avec l'histoire, assez bien situées du point de vue social aussi bien que scolaire, et relativement masculinisé ; par contre les langues, notamment l'Espagnol et l'Anglais (l'Allemand se rapprocherait plus de la philosophie et de l'histoire) sont très féminines et de recrutement social et scolaire moins avantageux. Dans l'ensemble, mise à part la variable origine sociale (que nous étudierons par la suite), ces résultats concordent assez largement avec nos observations.

III - LA REUSSITE AU COURS DE LA PREMIERE
ANNEE D'ETUDE.

III - 1. L'action des différentes variables.

Dans la mesure où, comme nous venons de le voir, les disciplines sont parfois bien "typées" et diffèrent par de nombreuses caractéristiques, démographiques ou scolaires, il ne sera pas surprenant de constater des variations importantes dans le taux d'admission aux examens ; mais il conviendra d'étudier dans quelle mesure ces variations retraduisent ou non, des différences de réussite dans les sous-populations diversement présentes au sein de chaque discipline, ou bien montrent, au-delà des diversités des publics, des difficultés "scolaires" propres à telle section, ou des problèmes de fréquentation particuliers à telle autre (la psychologie par exemple).

Dans un premier temps, on observe un éventail des taux de réussite allant, par rapport à la population inscrite à la rentrée 69, de 64 % en Lettres Classiques, à 27,1 % en psychologie si l'on ne tient pas compte des réussites partielles. Si l'on prend en compte (pour moitié, arbitrairement) ces succès partiels, les taux de réussite sont fortement majorés en Lettres Classiques et en Italien. On obtient le tableau suivant.

	Réussite juin ou septembre/population inscrite.	Réussite juin ou septembre/population présente aux examens.	% d'étudiants présents aux examens en juin ou en septembre.
Anglais	33,5	45,4	73,8
Allemand	32,2	45,8	70,3
Espagnol	43,5	60,6	71,8
Italien	50,00	66,6	75,1
Lettres classiques	96,0	100,0	96,0
Lettres modernes	55,8	73,4	76,0
Philosophie	46,1	66,7	69,1
Psychologie	27,1	86,4	31,4
Histoire	44,8	70,3	63,7
Géographie	40,0	66,7	60,0

C'est donc dans l'U.E.R. Lettres et Philosophie que les taux de réussite sont les plus élevés, et dans l'U.E.R. de Langues vivantes qu'ils stagnent aux niveaux les plus bas. Mais des distinctions sont à faire quant aux populations de référence pour le calcul des taux. Il est certain que les taux calculés par rapport aux inscrits de la rentrée ont une signification assez ambiguë : ils peuvent être l'indice de difficultés scolaires propres à telle section certes, mais aussi indiquer dans quelle mesure telle discipline remplit des fonctions autres que purement universitaires ; nous reviendrons sur ces problèmes. Constatons seulement dans un premier temps que le pourcentage des inscrits présents à l'examen varie largement selon les disciplines (expliquant ainsi l'écart entre les deux taux calculés, discipline par discipline) : de 96 % en Lettres classiques à 31,4 % en Psychologie ; les langues se situent à un niveau moyen (73-71 %), la Philosophie, l'Histoire et la Géographie un peu en dessous (69-60 %).

Avant de rechercher des effets purs de filières, voyons comment ces taux varient non plus par disciplines, mais au sein des sous-populations que l'on peut constituer, par âge à l'entrée, âge au baccalauréat, sexe, etc...

III - 1.1. La réussite par sexe.

Par rapport à la population inscrite, garçons et filles obtiennent des résultats assez différents; respectivement 36 % et 43,6 % obtiennent un examen (en juin ou en septembre) en fin de 1ère année. Mais l'écart s'atténue et le sens de la différence change si l'on considère la seule sous-population des présents à l'examen : ce sont alors 64,6 % des garçons et 60,4 % des filles qui obtiennent ce résultat. Autrement dit, les garçons échouent surtout "par leur absence" (plus fréquente que chez les filles), mais quand ils se présentent, ils réussissent plutôt mieux. A quoi peut renvoyer ce phénomène (tant sont nombreuses les interactions sexe/variables scolaires, par exemple) ?

III - 1.2. La réussite selon la série du baccalauréat.

	A	B	C	D	E	Ensemble
Réussite juin ou sept./population inscrite	44,4	33,8	48,0	28,2	22,2	41,5
Réussite juin ou sept./population présente	62,5	36,7	80,0	62,8	66,7	61,5

N.B. Les autres baccalauréats (G.F.) ou équivalences sont trop peu nombreux pour donner lieu à un calcul de taux. D'autre part l'effectif très faible des bacheliers E impose la prudence quant à l'utilisation de leurs taux.

Si par rapport à la population inscrite, réussissent bien les bacheliers C et A, et moins bien les B, D, E, l'inégale présentation aux examens aboutit à un classement différent des diverses séries du baccalauréat, si l'on ne considère plus que le taux de réussite de ceux qui se sont présentés : cette fois les scientifiques sont en tête notamment les C, mais les A suivent de

près tandis que les B restent nettement en arrière. Les scientifiques de toutes séries sont donc beaucoup plus souvent absents aux examens, ce qui peut s'expliquer en partie par l'existence d'inscriptions parallèles ; cette explication aurait peut être pu s'appliquer aux bacheliers B si ceux ci ne se présentaient pas si massivement aux examens (à 88 % contre 45 % pour les bacheliers D par exemple). Remarquons que ces scientifiques qui réussissent, quand ils sont là, aux examens, sont en majorité des garçons ; cela peut être un premier facteur expliquant les écarts constatés entre les sexes.

III - 1.3. La réussite selon la moyenne au baccalauréat.

Ces bacheliers de différentes séries, qui réussissent différemment, nous avons vu que la moyenne de leur baccalauréat variait elle-même fortement : c'étaient les "bons" bacheliers D qui se retrouvaient en Lettres, les bacheliers A et B moyens, les bacheliers C et E plus faibles. En fait, une fois dans l'enseignement supérieur, les scientifiques témoignent, quand ils sont là, d'un niveau élevé de réussite tandis que les bacheliers A ont des performances nettement plus faibles.

On peut devant ces faits émettre l'hypothèse provisoire suivante : l'orientation entre les différentes séries (A, AB puis B, C, D, E) du second cycle de second degré, serait assez sélective, et aboutirait à des sous-populations suffisamment hiérarchisées, pour que le brio de la réussite au baccalauréat, indice partiel du niveau de réussite, sinon dans le second cycle, du moins en classe terminale, n'ait plus guère d'importance pour la réussite dans l'enseignement supérieur, au moins pour des enseignements qui peuvent paraître aussi peu spécifiques que ceux délivrés par la Faculté de Lettres.

Ceci dit, la moyenne obtenue au baccalauréat peut néanmoins, dans une population où les bacheliers A sont

largement majoritaires (76 %), avoir une influence sur la réussite : on n'observe en effet, aucun échec chez les rares bacheliers avec mention bien (2,7 % de la population initiale), alors que parmi ceux ayant eu leur bachot avec moins de 11 de moyenne (près d'un bachelier sur deux est dans ce cas), 30,6 % échouent en juin et/ou en septembre. Mais il est à noter que plus encore que le taux d'échecs aux examens, c'est le pourcentage d'absents à ces mêmes examens qui semble bien lié à la moyenne obtenue au baccalauréat.

III - 1.4. La réussite, selon l'âge à l'inscription en Faculté.

Si par rapport à la population inscrite, le taux de réussite varie très fortement avec l'âge (de 1 à 4 en juin 69 par exemple), ceci est plus le fait des absences aux examens qui elles, apparaissent très nettement dépendantes de l'âge (elles varient de 1 à 4 en juin et de 1 à 3 en septembre). Ainsi, dans la population qui s'est présentée aux examens, le taux de réussite, s'il baisse quand l'âge croit, ne le fait que dans des proportions bien plus faibles - pas même de 1 à 2 - et se stabilise pratiquement à partir des générations 50. Ces différences peuvent bien sûr renvoyer à des cheminements antérieurs, suivis d'échecs, dans l'enseignement supérieur, ou à des scolarités plus ou moins retardées (donc, en général, plus ou moins brillantes) dans le second degré.

III - 1.5. La réussite, selon l'âge au baccalauréat.

Retenant pour indice de ce dernier facteur (la réussite dans le second degré) l'âge au baccalauréat, on observe que, très nettement, par rapport à la population des inscrits, plus on a obtenu son baccalauréat jeune, plus on réussit (1), et plus on a obtenu tard son baccalauréat, plus on échoue, notamment par

(1) A l'exception toutefois des bacheliers très jeunes (16-17 ans) qui sont numériquement peu importants.

son absence. Cette relation reste vraie dans la population des présents à l'examen, mais l'éventail des taux de réussite se reserre ; il reste d'un côté les bacheliers à 18 ans et moins, et de l'autre les bacheliers plus âgés.

âge au bac.	16 et 17	18	19	20	21 et plus	ensemble
Réussite juin ou septembre/population inscrite	58,7	57,9	31,5	31,7	25,0	41,5
Réussite juin ou septembre/Population présente aux examens	68,9	75,0	50,0	50,6	56,6	61,5

III - 1.6. La réussite en fonction de l'écart entre le baccalauréat et l'inscription en Faculté de Lettres.

Nombre d'années d'écart	0	1	2	3 et +	ensemble
Réussite juin ou septembre/Population inscrite	47,8	18,7	21,0	23,4	41,5
Réussite juin ou septembre/population présentée	62,6	45,4	57,1	68,7	61,5

Le nombre d'années séparant l'obtention du baccalauréat et l'inscription en Faculté de Lettres joue semble-t-il essentiellement sur les taux de réussite par rapport à la population inscrite ; c'est dire que c'est surtout par leur absence que s'auto-éliminent les bacheliers de longue date. Néanmoins, par rapport à la population des présents aux examens, les bacheliers 68 gardent un taux de réussite plus faible que ceux de bacheliers plus anciens. La remontée des taux, quand l'écart entre le baccalauréat et la Faculté de Lettres est de 3 ans et plus, est à

noter, car il y a, dans cette sous-population (faible numériquement il est vrai), essentiellement des adultes qui se remettent à l'étude, particulièrement "motivés" donc, plus que des étudiants en réorientation comme c'est sans doute plus souvent le cas dans les populations de bacheliers 68 et 67, qui eux réussissent moins bien.

III - 1.7. La réussite, en fonction de la distance par rapport à l'Université.

Distance/Dijon	- 10 km	10-60 km	60-150 km	+ 150 km	Ensemble
Réussite juin ou septembre sur population inscrite	43,6	50,0	40,2	34,7	41,5
Réussite juin ou septembre/population présentée	63,2	68,0	58,9	61,4	61,5

Que ce soit par rapport à la population inscrite ou par rapport à la population présentée, le taux de réussite le plus fort se situe dans la tranche 10-60 km de Dijon ; les taux de Dijonnais sont supérieurs à la moyenne de l'ensemble de la population mais sont légèrement inférieurs aux premiers, comme si le fait d'être "sur place" incitait plus à la poursuite d'études en général ou à des doubles inscriptions ou encore à des inscriptions n'ayant pas pour but (et donc pour conséquence) la fréquentation de l'Université mais les avantages matériels ou autres liés au statut d'étudiant, par exemple. Dans la zone plus éloignée, recouvrant pratiquement l'Académie (sauf la Côte d'Or), les taux de réussite baissent quelle que soit la population de référence ; ce n'est donc pas particulièrement par leur absence que ces étudiants s'éliminent, et le fait d'habiter loin semble constituer en soi un handicap (de surcroît, dans l'Académie, la distance est liée à l'habitat rural). Par contre, dans la population d'origine extérieure à l'Académie, c'est l'absence qui élimine ; quand ils se présentent aux examens (et on peut faire l'hypothèse qu'ils sont dans ce cas fréquemment domiciliés à Dijon de façon stable) ces étudiants ont des taux de réussite qui se rapprochent de ceux des

Dijonnais.

Nous reprendrons, lors de l'analyse "MORGAN-SONQUIST" des résultats de la première année, les problèmes de la signification et de l'intensité de l'action de ces différentes variables.

III - 2. La réussite en 1ère année, la comparaison entre les littéraires et les économistes Dijonnais.

Globalement, par rapport à la population inscrite à la rentrée, il y a eu 41,5 % de reçus en Lettres, et 52 % en Sciences Economiques. En Lettres, les filles ont un taux de réussite (44 %) supérieur à celui des garçons (36 %) mais l'écart est plus faible qu'en Sciences Economiques, et nous avons constaté que par rapport à la seule population présente aux examens, l'écart s'inverse au bénéfice (léger) des garçons, à la différence de ce que l'on observe en Sciences Economiques où il s'estompe mais ne s'annule pas, et reste de même sens. Par rapport aux séries du baccalauréat, les écarts constatés en Lettres et en Sciences Economiques vont dans le même sens, mais sont de moindre ampleur dans cette dernière filière : les scientifiques y sont là beaucoup moins "en avance" sur les bacheliers A qui sont, pour entrer en Sciences Economiques, nettement "sur-sélectionnés" ; par contre, la faiblesse des bacheliers B est valable dans les deux populations. Nous avons vu et verrons plus particulièrement par la suite que la moyenne obtenue au baccalauréat joue un rôle différent (sur la réussite) selon la série de celui-ci, phénomène d'interaction qui est à rapprocher de ce que l'on note en Sciences Economiques où "pour les baccalauréats mathématiques (C et E), la réussite en Sciences Economiques est bonne et peu sensible au brio de la réussite au baccalauréat, alors que pour les autres séries du baccalauréat, plus les fréquences de réussite sont faibles, plus la qualité du baccalauréat dans sa série semble important".

qui y part gagnant. Les étudiants âgés et les adultes qui ont satisfait en leur temps aux normes du système scolaire secondaire (ceci se manifestant par un baccalauréat obtenu à l'âge "normal" et/ou avec une bonne moyenne) gardent des chances valables de réussite s'ils vont jusqu'à se présenter aux examens. C'est plus les phénomènes d'"orientation forcée" et de sous-sélection qui grèvent lourdement les taux de réussite en Faculté de Lettres.

Ceci dit les étudiants de différents niveaux ne vont pas "n'importe où" en Lettres, et les taux de réussite par discipline renvoient à la composition des divers publics eu égard aux caractéristiques qui affectent le plus fortement la réussite ; mais il est difficile d'isoler ce phénomène car, d'une part, une auto-sélection des étudiants s'opère très vraisemblablement au moment du choix entre diverses disciplines réputées plus ou moins "faciles", d'autre part des effets purs de filières ne sont pas à exclure (par exemple pour reprendre l'hypothèse d'Orivel, les normes minimales en matière de niveau à acquérir pouvant varier largement selon que les disciplines ont, ou non, pour fonction essentielle de préparer de futurs professeurs, ce qui pourrait expliquer les différences très fortes des taux de réussite d'une section comme la psychologie par rapport à toutes les autres). Néanmoins, on observe bien le taux record de réussite en Lettres Classiques, discipline où l'étudiant de type "khagneau" (jeune, brillant, littéraire) est l'étudiant modal. Par contre, le niveau de réussite est élevé en Lettres Modernes où les bacheliers sont dans l'ensemble bons mais moins souvent jeunes et littéraires, alors que les linguistes qui eux, jeunes et littéraires, mais plus moyens (selon le critère moyenne au baccalauréat) ont des résultats plus que moyens ; et dans les disciplines où l'étudiant modal répond le moins aux normes du système (la philosophie et les sciences humaines), les résultats s'avèrent moyens ou ... excellents (en psychologie, par rapport à la population présentée).

Ces brèves remarques relativisent donc la conclusion essentielle de l'analyse de variance Morgan-Sonquist, à savoir la prédominance des critères de brillance scolaire pour la réussite au moins au niveau de la première année.

variance Morgan-Sonquist. Nous ne reviendrons pas sur les principes et les limites de cette méthode (1) (clairement exposés dans un document de travail de l'I.R.E.D.U.), dont l'avantage majeur est de fournir des renseignements sur "l'importance statistique, relative et hiérarchique entre le critère et les variables, ainsi que sur les interactions des variables entre elles". Ainsi, en fractionnant la population initiale en groupes -selon le critère de la maximisation de la variance intergroupe ou de la minimisation de la variance intra-groupe-, on obtient des sous-populations homogènes, et très différenciées les unes par rapport aux autres, quant à la variable étudiée (2) ; ici ce sera la réussite en juin ou en septembre 70, donc un critère dichotomique. Et l'on pourra voir, au cours de l'analyse, la même variable intervenir dans un sens différent, dans l'un ou l'autre de ces sous groupes, ce qui permettra une saisie claire des phénomènes d'interactions.

L'application de cette méthode à nos données pose néanmoins un problème, vu les multiples et inévitables corrélations entre les différentes variables prédicteurs. Ceci impose la prudence lors de l'interprétation des résultats, et il convient à tout moment de bien garder à l'esprit la règle méthodologique qui veut que "quand deux variables sont dépendantes, si l'une de ces variables apparaît à un niveau

(1) Le point de départ en est l'équation décomposant la variabilité (ou dispersion d'un critère par rapport à la moyenne) en variance intergroupe et variance intra groupe :

$$Tsst \text{ (total sum of squares ou variabilité résiduelle)} = Tss1 + Tss2 + Bss$$

Tss1 et Tss2 représentent les dispersions du critères Y à l'intérieur de chaque sous-groupes (variance intra-groupe) et Bss (between sum of squares) la variance inter-groupe.

On cherchera à minimiser la variance intra-groupe et donc à maximiser le rapport :

$$\frac{Bss}{Tsst} \text{ qui constituera l'indicateur d'ordination ou prédicteur.}$$

(2) Cette variable prend la valeur 0 en cas d'échec, la valeur 1 en cas de réussite ; les valeurs Y moyennes de chacun des groupes s'analysent comme des fréquences de réussite.

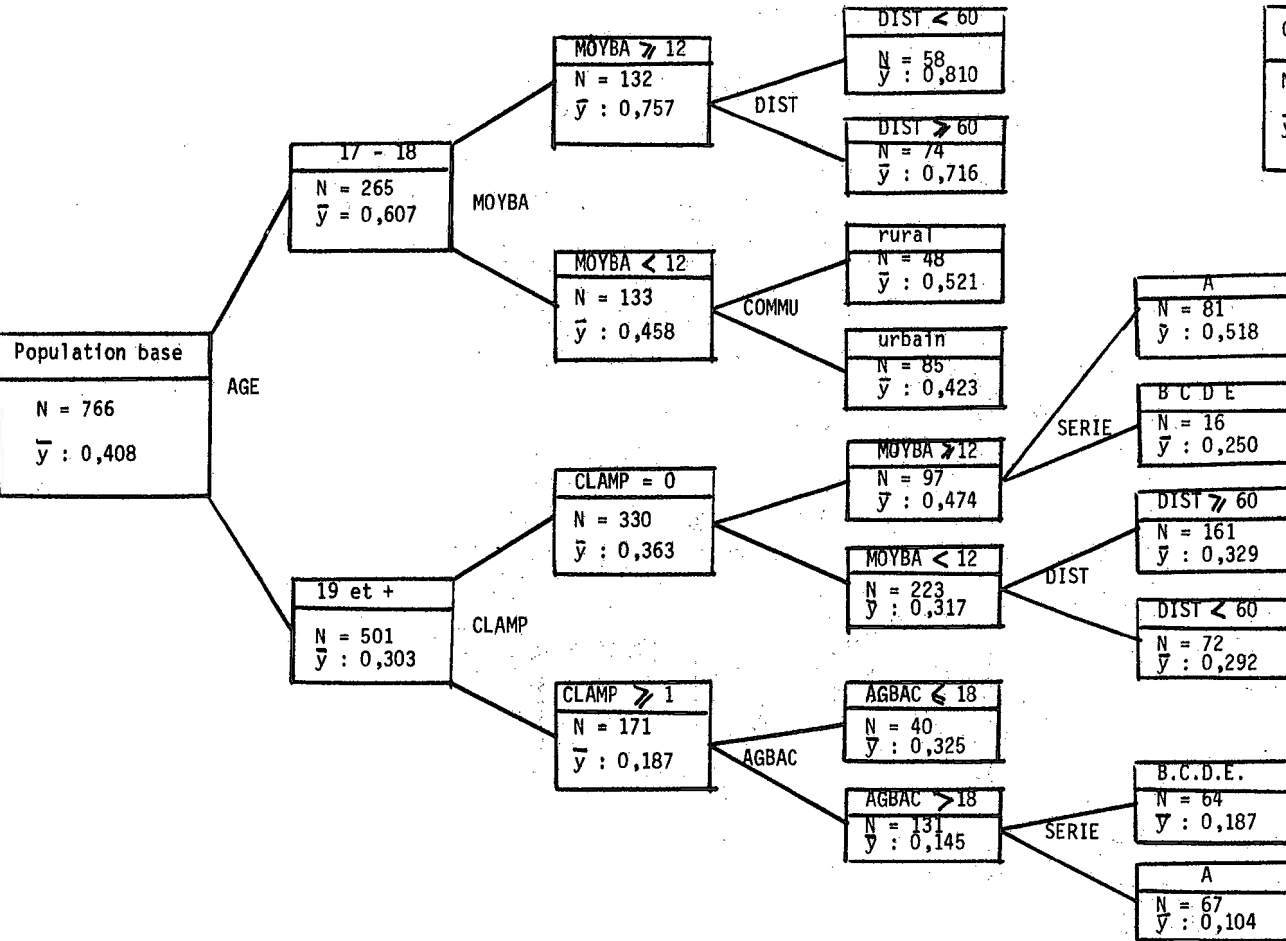
niveau quelconque de segmentation, l'influence de l'autre variable sera en partie annulée et on ne pourra retrouver celle-ci qu'à un niveau beaucoup plus lointain de segmentation".

L'analyse a été effectuée, avec le même critère -réussite juin ou septembre- sur deux populations différentes : d'une part, une première fois, sur la totalité de la population initiale, d'autre part, une seconde fois, sur la population qui s'est présentée au moins une fois aux examens (juin et/ou septembre 1970).

Les résultats, dans l'un et l'autre cas, sont présentés ci-après sous forme d'arborescence (les pourcentages indiqués sont des taux de réussite) ; les variables prises en compte sont les suivantes:

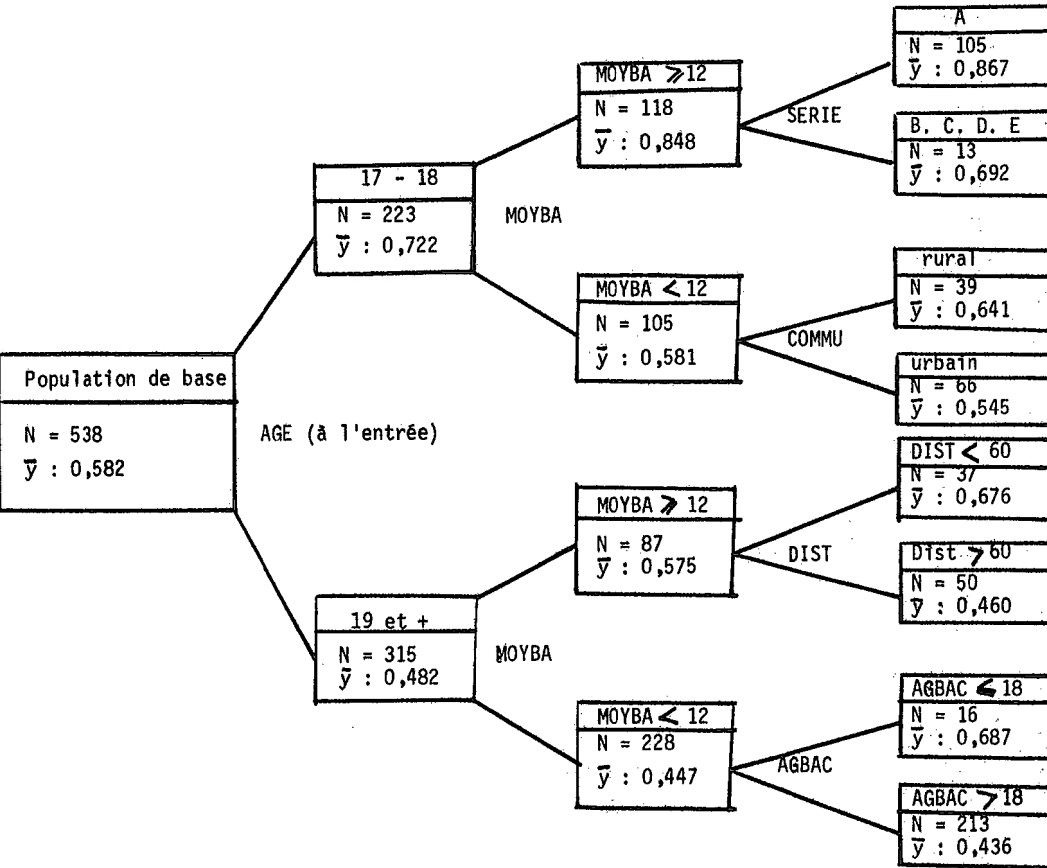
Variables	Nom	Modalités
Age de l'étudiant à la rentrée 69	AGE	17 et 18, 19, 20, 21 et plus
Sexe de l'étudiant	SEXE	H, F
Nombre d'années entre bac. et rentrée 69	CLAMP	0, 1, 2, 3 et plus
Age au baccalauréat	AGBAC	16-17 ; 18 ; 19 et plus
Moyenne obtenue au baccalauréat	MOYBA	-11 (11, 12(, (12, 14(, 14 et plus
Série du baccalauréat	SERIE	A, B, C, D, E, autres
Distance entre domicile des parents et Dijon	DIST.	- 10 km ; 10-60 km ; 60-150 ; 150 et plus
Type d'habitat des parents (taille de la commune)	COMMU	rural, petit urbain, gros urbain

POPULATION DE LA TOTALITE DES INSCRITS - CRITERE DICHOTOMIQUE



Caractéristique du groupe
 N : effectif du groupe
 \bar{y} : fréquence de réussite

POPULATION PRESENTE A L'EXAMEN - CRITERE DICHOTOMIQUE



Caractéristique du groupe

N : effectif du groupe

\bar{y} : fréquence de réussite

Examinons maintenant ces différents résultats, dans les deux populations d'étudiants, et en notant à chaque étape de la segmentation, les variables qui, sans être retenues pour la meilleure partition, apparaissent importantes de par la valeur de leur prédicteur ; quitte à émettre là des propos et des redites fastidieux, c'est la seule façon d'arriver à une meilleure compréhension des relations statistiques en cause.

Etudions par-allèlement le premier passage (1) effectué sur la seule population présente aux examens - nous y trouverons les déterminants de la seule réussite, et celui effectué sur la totalité des inscrits, où vont se mêler deux phénomènes dont les déterminants peuvent être les mêmes, mais ce n'est pas évident a priori, la présentation aux examens d'une part, la réussite à ces mêmes examens de l'autre-. Dans les deux populations, on trouve au premier passage trois prédicteurs (2) : l'âge, l'âge au baccalauréat, la moyenne au baccalauréat, et un quatrième d'intensité voisine, dans la population des inscrits seulement, la date du baccalauréat. Ce sont des variables scolaires qui segmentent d'emblée le mieux les deux populations. La variable âge à l'entrée, qui "sort" en premier dans les deux cas est, nous l'avons vu, fortement corrélée avec les deux autres, surtout dans la population jeune (âgée de 17 ou 18 ans à l'entrée), et effectivement, dans cette sous-population l'âge au baccalauréat et l'année du baccalauréat n'apparaîtront plus par la suite. Si l'âge est donc clairement un indice de brillance scolaire dans le secondaire, chez les jeunes, sa signification est plus ambiguë chez les "vieux" (entrée en Faculté à 19 ans et plus).

(1) Nous emploierons le terme "passage" pour désigner l'opération (informatique puis statistique) consistant à rechercher, une fois le groupe initial dichotomisé, quelle sera la variable la plus pertinente (c'est-à-dire donnant le plus fort prédicteur) pour aboutir au niveau suivant de la segmentation.

(2) On se reportera éventuellement, à la liste des prédicteurs, par passages, en annexe 2.

Le second passage corrobore ces premières remarques ; les jeunes dans les deux cas, sont divisés d'après un critère éminemment scolaire, la moyenne obtenue au baccalauréat, qui donne le seul prédicteur important. La situation est plus confuse dans la population âgée où tous les prédicteurs sont faibles et relativement voisins ; dans la population présente aux examens, c'est finalement la moyenne au baccalauréat qui "sort" également, alors que dans la population des inscrits la moyenne au baccalauréat donne un prédicteur légèrement plus faible que la variable date du baccalauréat (ou nombre d'années d'écart entre baccalauréat et inscription en Faculté) ; cette dernière variable précise la nature de ces étudiants âgés : ont-ils pris leur retard dans le second degré (ils ont dans ce cas un baccalauréat récent) ou s'agit-il d'étudiant ayant obtenu, il y a déjà un certain temps, un baccalauréat dont nous ne savons rien, et pour qui cette remise aux études est aléatoire, et, par là, la présence aux examens moins probable ; c'est en effet parmi cette sous-population, nous l'avons vu, que se recrute le gros contingent des absents aux examens. Par contre, quand ces étudiants âgés se présentent aux examens, le brio du baccalauréat, plus que sa date, reprend toute son importance.

Nous constatons donc, dans les deux premiers passages(1) et dans les deux populations, la prédominance nette de critères scolaires (et d'un critère plus ambivalent, la date du baccalauréat, mais dans la population inscrite seulement), traduisant plus ou moins fidèlement les résultats obtenus dans le second cycle, critères à ce niveau non spécifiques d'une série : à la différence de ce que l'on observe chez les économistes, c'est plus la valeur scolaire globale de l'étudiant qui semble compter ici, que son appartenance à telle ou telle série du secondaire (A,B,C,D ...). Ceci dit, cette variable âge, bon résumé, au moins pour les jeunes, de la scolarité passée, peut aussi exprimer ou retraduire bien d'autres phénomènes : s'il a, par exemple, été souvent noté que le retard scolaire tend à être plus fréquent dans les catégories sociales dites défavorisées -et un âge élevé serait alors

(1) Notons, pour ne plus y revenir, que certains critères potentiellement importants ne peuvent évidemment apparaître ici (par exemple l'origine sociale), vu les carences de nos données de base.

l'expression de handicaps socio-culturels, il est également vrai que cette variable âge ne joue que, comme le signale A. Girard "dans la mesure où les familles des divers groupes lui prêtent attention ... à un niveau scolaire moyen l'âge de l'enfant n'a pas d'influence sur le comportement des parents de milieux élevés, mais en a sur celui des autres groupes" ; et ainsi un âge élevé peut être l'expression d'un certain privilège, ou pour le moins d'une sous-sélection certaine. Par ailleurs, et de façon plus univoque l'âge joue nettement sur la fréquence du travail salarié, qui à son tour joue sur le temps d'étude et la fréquentation des cours, et devient ainsi un obstacle sérieux à la réussite (cf Orivel, 1975) ; l'âge est alors la traduction de problèmes matériels bien précis.

L'exploitation du questionnaire permettra plus loin de reprendre un peu ces questions ; voyons si, de son côté, le troisième passage apporte des éléments de clarification.

Nous avons vu que l'âge, chez les jeunes, reprenait et résumait en fait l'action de trois variables, l'âge, l'âge au baccalauréat, la date du baccalauréat, et que la moyenne au bac "sortait" première au second passage ; chez les étudiants âgés, où la variable âge apporte moins d'information, les critères scolaires vont apparaître jusqu'au troisième passage inclus (dans 3 sous-groupes sur 4), alors que ce sont les variables exprimant l'habitat (taille de la commune et distance à Dijon) qui vont segmenter les jeunes (dans 3 sous-groupes sur 4), à ce troisième niveau.

Dans le sous-groupe "âgé-baccalauréat 69", dans la population inscrite, où l'on trouve donc des étudiants ayant pris tout leur retard dans le secondaire, c'est la moyenne au baccalauréat qui tranche le plus nettement, comme dans le cas des étudiants entrant en Faculté immédiatement après leur baccalauréat. Par contre, dans le

sous-groupe "âgé-baccalauréat 69", groupe très hétérogène (le délai entre la sortie du secondaire et l'entrée dans le Supérieur a pu être consacré à d'autres études suivies d'échecs, à l'exercice d'une activité professionnelle, ou encore à une formation professionnelle en Ecole Normale par exemple, pour les plus brillants), c'est l'âge au bac qui "sort", montrant par là la persistance du rôle de la valeur scolaire dans le second degré. C'est ce que l'on retrouve dans la population qui s'est présentée aux examens : chez les étudiants âgés, dont le baccalauréat a été moyen, l'âge auquel ce diplôme a été obtenu est important ; les jeunes bacheliers ayant donc dans tous les cas beaucoup plus de chances de réussir, alors qu'ils ont plus souvent que les bacheliers âgés, interrompu leurs études entre leur baccalauréat et leur entrée en Faculté (puisqu'ils sont malgré tout entré "âgés"). Une scolarité sinon brillante, du moins "normale" dans le secondaire est donc, et pour longtemps, un élément favorable pour la réussite.

Ces problèmes ne se posant pas chez les bacheliers brillants, ce sont, qu'ils soient jeunes ou "vieux", les variables d'habitat qui sortent au troisième passage : la variable distance (plus ou moins 60 km par rapport à Dijon), les étudiants étant handicapés aussi bien pour ce qui est de la fréquentation que de la réussite aux examens quand ils habitent à plus de 60 km ; et également, mais cette fois chez les bacheliers jeunes mais "justes" (moins de 12 de moyenne au baccalauréat), la variable taille de la commune, les ruraux réussissant mieux que les "urbains" (petit et gros urbains).

Ce ne sont là que deux des constantes que l'on retrouve quelle que soit la population de référence (où les critères, de présentation et de réussite aux examens paraissent bien les mêmes, si ce n'est le rôle joué par la variable date du baccalauréat dans la population totale) ; ainsi, quand le baccalauréat a été obtenu brillamment, c'est soit la variable distance qui "suit", soit la variable série du baccalauréat (les bons baccalauréat A réussissant particulièrement bien) ; à ces niveaux très élevés de réussite (les bacheliers A brillants et domiciliés à moins de 60 km réussissent dans 93,75 % des cas), le sexe reprend une certaine importance, les garçons

surpassant nettement les filles.

Mais quand le baccalauréat a été obtenu de façon moins brillante, c'est la variable taille de la commune qui "suit" le plus souvent, même si les prédicteurs sont quasiment toujours faibles, il est également remarquable, que quand on a obtenu un baccalauréat moyen, il est plus favorable, quant à la réussite, que celui-ci ait été scientifique plutôt que littéraire.

On retrouve par là les notions déjà utilisées de sous et sur sélection. Les garçons préparant un baccalauréat A, quand ce n'est pas à cause de leur faible niveau (traduit en partie par un âge élevé), et entrant dans une Faculté majoritairement féminine, sont "sur-sélectionnés" et réussissent donc particulièrement bien, et, à ce niveau de réussite, le moindre handicap compte, la distance notamment. A l'opposé, ces étudiants(tes) moyens (selon le critère moyenne au baccalauréat), plutôt sous-sélectionnés à l'entrée dans une Faculté réputée "facile", il vaut mieux alors qu'ils proviennent de séries scientifiques (où l'on retrouve en général les moins mauvais élèves du secondaire), et, dans leur cas, la caractéristique origine rurale marque plutôt un point de plus, qui traduit une sur-sélection pour la poursuite d'études générales dans le secondaire, et a fortiori pour l'abord d'enseignements supérieurs longs et non professionnels (1).

Il apparaît donc que pour suivre, se présenter aux examens et bien réussir en Faculté des Lettres, il faut (et cette condition nécessaire est presque suffisante) que la poursuite d'études supérieures littéraires apparaisse comme la suite logique (indirectement au sortir du second cycle) d'études secondaires littéraires et de bon niveau; c'est encore le type du " khagneux ", jeune et brillant,

(1) L'enquête de l'INOP (1970) a bien montré qu'il fallait des capacités scolaires beaucoup plus fortes aux anciens élèves de CEG (le plus souvent d'origine rurale) qu'aux anciens élèves de lycée pour poursuivre des études longues (la variable "type d'établissement fréquenté en 3e) jouant nettement sur la situation scolaire observée 4 ans plus tard).

qui y part gagnant. Les étudiants âgés et les adultes qui ont satisfait en leur temps aux normes du système scolaire secondaire (ceci se manifestant par un baccalauréat obtenu à l'âge "normal" et/ou avec une bonne moyenne) gardent des chances valables de réussite s'ils vont jusqu'à se présenter aux examens. C'est plus les phénomènes d'"orientation forcée" et de sous-sélection qui grèvent lourdement les taux de réussite en Faculté de Lettres

Ceci dit les étudiants de différents niveaux ne vont pas "n'importe où" en Lettres, et les taux de réussite par discipline renvoient à la composition des divers publics eu égard aux caractéristiques qui affectent le plus fortement la réussite ; mais il est difficile d'isoler ce phénomène car, d'une part, une auto-sélection des étudiants s'opère très vraisemblablement au moment du choix entre diverses disciplines réputées plus ou moins "faciles", d'autre part des effets purs de filières ne sont pas à exclure (par exemple pour reprendre l'hypothèse d'Orivel, les normes minimales en matière de niveau à acquérir pouvant varier largement selon que les disciplines ont, ou non, pour fonction essentielle de préparer de futurs professeurs, ce qui pourrait expliquer les différences très fortes des taux de réussite d'une section comme la psychologie par rapport à toutes les autres). Néanmoins, on observe bien le taux record de réussite en Lettres Classiques, discipline où l'étudiant de type "khagheux" (jeune, brillant, littéraire) est l'étudiant modal. Par contre, le niveau de réussite est élevé en Lettres Modernes où les bacheliers sont dans l'ensemble bons mais moins souvent jeunes et littéraires, alors que les linguistes qui eux, jeunes et littéraires, mais plus moyens (selon le critère moyenne au baccalauréat) ont des résultats plus que moyens ; et dans les disciplines où l'étudiant modal répond le moins aux normes du système (la philosophie et les sciences humaines), les résultats s'avèrent moyens ou ... excellents (en psychologie, par rapport à la population présentée).

Ces brèves remarques relativisent donc la conclusion essentielle de l'analyse de variance Morgan-Sonquist, à savoir la prédominance des critères de brillance scolaire pour la réussite au moins au niveau de la première année.

IV - LE DEROULEMENT DE LA SCOLARITE.

Si nous avons insisté particulièrement sur l'étude des déterminants de la réussite en 1ère année (plus précisément en première 1ère année), c'est bien sûr à cause du caractère très sélectif de ce palier ; reste à voir maintenant comment vont se dérouler les études de ceux qui l'ont franchi .

Ce n'est qu'à la rentrée 70 que l'on peut faire un compte précis des abandons en cours de première année, mais il est probable que ces abandons se situent assez tôt dans l'année scolaire (1) ; au moment des examens, tout est joué et quand on ne se présente pas en juin, dans 9 cas sur 10, on ne se présentera pas en septembre. Nous verrons, avec l'exploitation du questionnaire, comment approcher les motifs de ces abandons. Remarquons que dans l'immense majorité des cas (94,6 %) ils font suite à un échec ou (dans plus d'un cas sur deux) à une non participation aux examens ; les abandons après succès à l'examen de fin de 1ère année ne se produisent que dans certaines disciplines : l'Anglais et les Lettres Modernes d'une part -où ils correspondent très vraisemblablement à une rentrée en centre de formation de PEGC-, la psychologie d'autre part où l'accès à des formations professionnelles para médicales ou sociales est probable. Autre phénomène marginal mais non inintéressant, les changements de disciplines entre les rentrées 69 et 70 ; ces migrations touchent 5 % des inscrits de 69, mais ce pourcentage varie assez largement, de 12,8 en philosophie à 2,5 % en allemand ; en général peu de mouvements en U.E.R. de Langues, et si l'on "migre" c'est dans ce cas le plus souvent vers d'autres langues ; on permute parfois entre l'Histoire et la Géographie, et on peut quitter les Lettres Classiques pour les Lettres Modernes, mais jamais l'inverse. Le plus gros des mouvements migratoires se joue

(1) L'observation du public venu consulter les services d'information et d'orientation de l'Université, montre le caractère crucial, à cet égard, de la fin du premier trimestre scolaire (décembre).

entre Lettres Modernes, Philosophie et Sciences Humaines ; on quitte volontiers la Philosophie, la Géographie, et on semble attiré par la Psychologie et l'Histoire, et, à un degré moindre, les Lettres Modernes. Ceci dit, sur 100 inscrits de 69, et par rapport aux 65,20 % que l'on retrouve en Faculté à la rentrée 70, 60,10 % sont restés dans la même section que ce soit en 1ère ou en 2e année.

Le plus gros des mouvements porte donc sur le passage en 2e année ou, sinon le choix entre abandon et redoublement

Dans l'ensemble des disciplines, 38 % des inscrits de 69 poursuivent en 2e année, un peu plus de 27 % d'entre eux redoublent leur 1ère année, et près de 35 % ont quitté la Faculté, à la rentrée 70. C'est donc plus du tiers des étudiants initialement inscrits qui abandonne après une année de fréquentation plus ou moins effective de la Faculté, ce qui est considérable. Mais tout n'est pas joué pour autant pour ceux qui sont encore dans le système universitaire à la rentrée 70. Dans ces deux tiers de la promotion initiale, un seulement, à peine, parviendra à la licence, l'autre tiers quittant la Faculté avec seulement un DUEL (dans un cas sur deux) ou sans aucun diplôme (1).

Notons, pour ne plus y revenir, que des comptes très précis des diplômes discernés ou des abandons avec ou sans diplômes sont pratiquement impossibles sur nos données, à cause notamment des succès partiels (dès les premières années dans certaines disciplines, puis partout en licence et maîtrise avec le système des certificats) qui peuvent permettre le passage dans l'année supérieure sans pour autant entraîner la délivrance du diplôme. Selon que l'on comptabilise comme succès le succès partiel (ou pour "demi-succès" comme nous l'avons souvent fait), les bilans en termes de diplômés et de temps d'acquisition des diplômes seront plus ou moins optimistes.

Essayons à présent de voir, puisqu'il est certain que tout n'est pas joué à la rentrée 70, où la sélection va être la plus sévère et à partir de quel palier l'étudiant est prati-

(1) On trouvera dans l'annexe 3 les données chiffrées complètes sur la marche de la promotion.

quement sûr d'obtenir la licence.

Les taux de réussite aux examens de 1ère année restent les mêmes en 1970 et 1971 (c'est à dire, dans ce dernier cas, pour les redoublants) ; ils baissent, surtout par rapport à la population inscrite, mais également par rapport à la population qui se présente aux examens, à partir du triplement. Ce sera d'ailleurs là une constante dans l'évolution des taux de réussite pour une année scolaire donnée : c'est le forfait qui élimine ceux qui s'attardent, mais le fait de doubler ou de tripler n'augmente pas les chances de réussite (quand on se présente) et les fait même baisser à partir du triplement. Mais des taux égaux n'impliquent pas des probabilités égales de réussir ; il est certain que le taux de réussite en 1ère année est la moyenne pondérée des taux respectifs de sous groupes présentant certaines caractéristiques ; les étudiants qui échouent en 1ère année et doublent en 2e année ne sont pas dans les mêmes conditions de concurrence et un taux de réussite stable au niveau statistique peut masquer un accroissement des chances de succès pour les étudiants redoublant. Ces taux de réussite, pendant le premier cycle, varient de 40 à 60 % par rapport à la population présente, l'écart avec les taux calculés sur la population des inscrits -qui traduit la fréquence de l'absence aux examens- baissant au fur et à mesure que l'on avance dans le cursus scolaire.

Si l'on étudie, parallèlement au taux de réussite, l'évolution des taux de passage des lauréats (pourcentages des reçus passant en année supérieure), on constate que ceux-ci, toujours inférieurs de 8 à 10 % par rapport aux taux de réussite, baissent au fur et à mesure que l'on prend du retard ; c'est donc le forfait (l'absence à l'examen) ou l'abandon après succès qui menace l'étudiant en retard, plus que l'échec proprement dit ; et il est certain que plus on prend de retard, moins on a de chances d'arriver jusqu'à la licence. Ceci dit, une fois le DUEL passé, et 4 étudiants sur 10 inscrits (examens partiels exclus) y parviennent, les chances d'obtenir la licence deviennent très fortes :

72 % d'entre eux, alors que par rapport à la population initiale ce pourcentage de licenciés n'est que de 29 %.

Alors que les taux de réussite (par rapport à la population présente) étaient très voisins en première et deuxième année du premier cycle, ces taux augmentent nettement en année de licence : ce sont alors 72 % des inscrits qui obtiennent au moins un certificat (sur les deux nécessaires), et 80 % de ceux qui se sont présentés. Ces taux restent les mêmes après une, deux ou trois années passées en "année de licence", le système des certificats gonflant les taux de réussite et allongeant la durée des études. Ceci est encore plus net au niveau de la maîtrise (qui requiert deux certificats supplémentaires par rapport à la licence, dont un prend généralement la forme d'un mémoire et s'avère particulièrement long à "décrocher") ; en fait, tout en restant parfois inscrit plusieurs années en maîtrise, l'étudiant passe éventuellement des concours de recrutement de l'Education Nationale (Capes ou même P.E.G. de C.E.T.). A ce niveau, des calculs de taux n'ont plus de sens car de nombreux étudiants s'inscrivent indifféremment en maîtrise ou en préparation au Capes alors qu'ils cumulent les deux scolarités (ou n'en suivent réellement aucune), ou s'inscrivent une année en préparation au Capes puis l'année suivante en maîtrise pour achever leur mémoire et passer l'Agrégation, ou encore (pour les linguistes) partent un an comme lecteur à l'étranger puis reviennent se réinscrire etc...

Par rapport à la population initiale, 25 % des étudiants obtiendront leur Diplôme en 2 ans, 16 % leur licence en 3 ans, 9 % leur maîtrise complète en 4 ans. En moyenne, il faudra aux 308 étudiants qui obtiendront un Diplôme près de 2 ans et demi pour y arriver, et aux 223 licenciés plus de trois ans trois quarts. Si l'on calcule le rapport entre le nombre d'années-élèves fourni et le nombre d'années-élèves normalement requis pour acquérir une licence, on peut estimer ainsi l'efficacité du système universitaire. Ce rapport, que M. Van Vliet (1) appelle coefficient de déperdition, fournit le pourcentage d'élèves qui pourrait être instruits en plus, sans augmentation de bud-

(1) Cf. "Les années scolaires perdues" - M. Van Vliet, in "Population et l'Enseignement" Institut national d'études démographiques. PUF 1970.

get, notamment, s'il n'y avait ni abandon ni redoublement d'année. Le poids du phénomène abandon, surtout en début de scolarité, fait que ce coefficient, calculé par rapport aux 223 licenciés (qui auraient dû normalement l'être en 3 ans) est assez important : 2,98. C'est dire que près de 3 fois plus d'étudiants pourraient être formés (en l'occurrence licenciés) dans les conditions idéales fixées pour le calcul ; mais, on ne tient pas compte des étudiants "sortis" avec un diplôme comme le DUEL, ou même sans diplôme mais auxquels leur passage à l'université peut avoir apporté des "bénéfiques" réels, mais difficilement estimables. Si l'on calcule ce même coefficient au niveau DUEL (diplôme théoriquement acquis en 2 ans), on trouve une valeur plus faible (2,42) ; l'interprétation de ce dernier chiffre, et les réserves à faire étant les mêmes que pour le coefficient calculé au niveau de la licence.

Il est évident que le nombre de diplômés par rapport à l'effectif initial n'a de sens que si tous les inscrits visaient bien un diplôme ; c'est un problème dont nous reparlerons avec l'étude du questionnaire, mais dès à présent l'examen des abandons en cours d'études, avec ou sans diplôme, peut être instructive dans ce sens.

Tout d'abord, si nous avons vu que, dans le premier cycle, la fréquence des abandons sans diplôme augmentait avec le retard pris dans telle année, ceci n'est plus vrai en licence : arrivé à ce niveau, on mettra le temps qu'il faudra. La maîtrise n'étant pas un objectif pour beaucoup d'étudiants, le pourcentage important de licenciés qui abandonnent à ce niveau traduit la fin d'une scolarité "normale". Cependant, il est à noter que c'est dans la sous promotion qui n'a jamais pris de retard (Duel en 2 ans et licence en 3 ans) que l'on quitte le plus souvent et sans plus tarder après le diplôme, que ce soit le licence ou le Duel ; ainsi, si la licence est très nettement un palier, remarquons que le Duel peut l'être, et surtout pour les bons élèves (qui peuvent des perspec-

avoir

tives d'orientation intéressantes à ce niveau).

Certains étudiants n'ont même besoin que d'une année "validée" seulement, les élèves-professeurs de collège par exemple, pour d'autres le Duel est suffisant ; permettre l'accès des étudiants à ces niveaux là (et sans aller plus avant), c'est aussi une des fonctions de la Faculté de Lettres, et c'est pourquoi le pourcentage d'étudiants finalement licenciés est une mesure bien inexacte du rendement scolaire (1) du système.

Nous n'avons parlé que très peu, jusqu'à présent, de cette sous promotion exceptionnelle qui obtient sans retard le duel ou licence ; cette sous promotion se "déforme", par rapport à la promotion initiale, selon ces mêmes variables qui jouent sur la réussite ou l'abandon des études. Ainsi, comme le montre le tableau ci-après, le flux arrivant à la rentrée 72 en maîtrise ou en préparation au Capes est beaucoup plus féminin, beaucoup plus "littéraires", est composé de beaucoup plus de bacheliers 69, et de "jeunes" étudiants, que le flux initial.

Flux présents en :	%	AGE		%	%	U.E.R. :	U.E.R. :	U.E.R. :
		Filles	nés en 52-51			nés en 49 et avant	bacs 69	bacs A
1e A en rentrée 69	67,5	34,5	37,4	78,0	77,8	49,1	21,9	28,8
2e A en rentrée 70	70,7	51,2	21,3	88,3	82,8	42,4	29,6	27,6
3e A en rentrée 71	73,4	57,8	18,9	88,6	82,7	46,2	24,4	28,8
4e A ou concours en rentrée 72	72,8	63,1	14,5	89,3	81,5	40,6	27,7	31,7

100

L'évolution de la situation des trois U.E.R. est plus confuse car apparemment les caps difficiles à franchir ne se situent pas au même niveau selon les disciplines.

(1) A fortiori de son rendement social, mais c'est là un tout autre problème.

En effet, si l'on étudie les cursus suivis discipline par discipline (1), on constate que les différences de réussite observées en fin de 1ère année ne préjugent pas toujours et également de la suite des événements. Ainsi, malgré un taux de réussite très élevé (par rapport à la population présentée) en 1ère année dans une discipline comme la psychologie, on note dans cette même section un taux de passage en 2e année très faible, et des pourcentages également faibles d'étudiants inscrits en licence à la rentrée 71 (15,7 %) et a fortiori, en maîtrise à la rentrée 72 (4,3 %). Si le gros des abandons se situe en fin de première année, en psychologie, c'est semble-t-il après le DUEL que les philosophes quittent massivement la Faculté : c'est dans cette discipline que l'on trouve à la rentrée 71 le pourcentage le plus faible d'étudiants inscrits en licence, par rapport à l'effectif initial (10,25 %), alors que les taux de réussite en 1ère année se situaient plutôt au-dessus de la moyenne. Inversement, les étudiants persévèrent dans des disciplines comme l'Espagnol où la première année était relativement sélective, mais où l'on trouve, 4 ans après, le plus fort pourcentage d'étudiants inscrits en maîtrise ou en préparation au Capes. Ainsi, passer le cap de la 1ère année ne préjuge de rien en philosophie, mais est d'un fort bon augure en Espagnol. L'Histoire, où les taux de réussite en 1ère année était proche de celui de la philosophie, rejoint dès la 2e année l'Espagnol avec désormais un pourcentage élevé d'étudiants poursuivant dans les temps une scolarité normale. A côté de l'Espagnol et de l'Histoire, on trouve un pourcentage fort d'étudiants licenciés en 3 ans également en Lettres, classiques et modernes, mais dès la 1ère année les étudiants de ces disciplines avaient montré des taux élevés de réussite. Et de même, les sections d'Anglais, d'Allemand, et, à un degré moindre, de Géographie, où les taux de réussite étaient médiocres dès la 1ère année, restent légèrement en dessus de la moyenne par leurs pourcentages d'étudiants parvenus en 3 ans en licence. Enfin, l'Italien se distingue, comme une section difficile (les taux de réussite, surtout com-

(1) On trouvera en annexe les tables de scolarité par discipline (cf annexe 3).

plète, sont toujours faibles) mais que l'on abandonne rarement, et où on prend donc très souvent du retard. On peut résumer ces observations et notamment confronter public et réussite, discipline par discipline, à l'aide du tableau suivant ; notons que les signes qui en remplissent les cases ont été obtenus en ordonnant les pourcentages correspondants, ils s'agit donc là d'indicateurs grossiers.

PUBLIC ET SCOLARITE, PAR DISCIPLINE

- + Les 3 premiers (%)
 o Les 4 médians
 - Les 3 derniers (les 3 +faibles)

	Taux de féminisation	Part des étudiants nés en 51-52	% de bac série A	% de bac 69	Moyenne au bac Ensemble		Taux de réussite en 1ère année		Importance relative de la promotion poursuivant une scolarité "normale"			
					G	F	popul. totale	populat. présentée	en 2eA	en 3eA	en 4eA	
Anglais	+	o	o	o	+	⊕	o	-	-	-	o	-
Allemand	o	+	o	o	+	⊙	o	-	-	-	o	-
Espagnol	o	o	+	+	o	⊕	-	o	-	o	+	+
Italien	+	+	+	+	-	⊕	o	o	o	-	-	-
Lettres class.	o	+	+	+	+	⊕	+	+	+	+	+	o
Lettres mod.	+	o	o	o	o	⊕	+	+	+	+	+	+
Philosophie	-	-	o	o	-	⊙	+	+	o	o	-	-
Psychologie	o	-	-	-	-	⊕	-	-	+	-	-	-
Histoire	-	o	-	-	o	⊙	o	o	o	+	+	+
Géographie	-	-	-	-	o	⊕	-	o	o	o	o	o

Le profil des publics et le niveau de la réussite en 1ère année ne permet donc pas de prévoir les différences de scolarité ultérieure entre les disciplines. Nous avons déjà abordé la question complexe de l'ambiguïté de ces différences de "rendements" interdisciplines. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur cette notion de rendement scolaire, disons simplement que l'étude inter disciplines permet d'en dégager un certain nombre de déterminants :

- le public : son passé scolaire, ses objectifs, ses contraintes
- la sélection faite au sein du secondaire et en partie retraduite par la série du baccalauréat ;
- le niveau exigé par le corps professoral de chaque discipline ;
- les conditions pédagogiques d'inculcation des connaissances, elles mêmes en partie liées à des contraintes matérielles aussi banales que les effectifs (et le rapport enseignants/enseignés)

Sous toutes ces conditions, dont la liste n'est d'ailleurs pas limitative, il est évident que des taux de rendement ou des bilans quantitatifs en terme de diplômés, par disciplines, seraient d'interprétation délicate, et que dans tous les cas un bon rendement n'est pas forcément un "bon point".

Ces réserves faites, il nous faut bien pour clore cette partie "cursus" reprendre et résumer le bilan des années passées par la promotion 69 au sein de la Faculté de Lettres, et amorcer une comparaison avec les études faites sur les étudiants d'autres Universités.

Globalement, 29,1 % des étudiants inscrits à la rentrée 69 en 1ère année obtiendront une licence ; seulement 16,3 % d'entre eux l'obtiendront en 3 ans, le temps moyen mis pour obtenir ce diplôme étant de 3,79 années. Parmi ces 223 licenciés, 78, soit plus du tiers a d'hors et déjà obtenu une maîtrise (en 4 ou 5 ans par conséquent), 84 sont encore (à la

rentrée 74) inscrit en maîtrise, et 126 licenciés ou maîtres es Lettres préparant (officiellement) le concours de recrutement de l'Education Nationale.

Parmi les étudiants ayant au moins obtenu un DUEL, et auxquels il a fallu en moyenne 2,46 années, près des trois quarts obtiendront la licence.

A la rentrée 74, 12,5 % des étudiants, toujours par rapport à l'effectif initial, n'ont finalement que le DUEL comme diplôme le plus élevé, mais plus de la moitié d'entre eux sont encore inscrits, en troisième année, et ont donc des probabilités très fortes de devenir licenciés. 9 % des étudiants ont quitté la Faculté avec un niveau fin de première année (ou sont encore, mais le fait est rare, scolarisés en 2e année),

Enfin, 363 étudiants (soit 47 %) ont quitté la Faculté sans aucun diplôme, après, pour les deux tiers d'entre eux, avoir passé un an en Faculté et après 2 ou 3 ans au plus pour le tiers restant.

Si l'on tient compte des chances qu'ont les étudiants encore scolarisés d'obtenir un diplôme (Duel ou licence), on obtient les fourchettes suivantes, évaluant les niveaux de sortie des étudiants (1) :

- aucun diplôme : 47 % environ
- fin 1ère année ou fin 1er cycle (Duel) : 17-22 %
- licence et au-delà : 31-34 %.

Nous nous contenterons de constater, sans lancer ici la controverse sur les notions de vrais et faux étudiants, que 29,8 % de l'effectif initial ne s'est jamais présenté à un examen.

On ne peut porter un jugement sur ce bilan, qui peut a priori sembler plus que médiocre, que par comparaison

(1) Les transferts géographiques ayant été considérés comme des abandons, il faut considérer ces chiffres comme des minima.

avec ce qui a pu être observé ailleurs (sans que cela puisse constituer une norme). Malheureusement, les enquêtes longitudinales sont des plus rares, et les seules sources disponibles sont pratiquement des enquêtes par sondage (le plus souvent effectuées par questionnaire), avec tous les aléas auxquels exposent des taux de réponse variant de 15 à 30 %. C'est le cas pour l'étude entreprise par l'Université de Nancy II (1972), qui touche les promotions 60,65 et 70 (inscrites pour le 1ère fois en Lettres à ces dates) ; sur la promotion la plus proche de la nôtre, dont le taux de réponse est de l'ordre de 27 %, on obtient le bilan suivant : 31 % sont sortis non licenciés (dont 15 % sans aucun diplôme), 21 % ont obtenu la licence, 48 % ont poursuivi des études au-delà (parmi eux 12 % ont obtenu la maîtrise et 8 % Capes ou agrégation).

Il peut y avoir là une surestimation des niveaux de sortie due au mode de collecte des données (les étudiants ayant le mieux tiré partie du système ayant été plus enclins à répondre), mais intervient sans doute également le fait que c'est une promotion de 4 ans antérieure à la nôtre (il s'agit de la promotion 65, la promotion 70 étant encore en cours d'étude lors de la publication des premières conclusions), et rien ne dit que la situation ne s'est pas "dégradée" très vite.

L'enquête effectuée par l'Université de Clermont-Ferrand (1973), sur les étudiants ayant quitté la Faculté de Lettres en 1960 et 1970, enquête transversale touchant donc des étudiants entrés bien avant les nôtres, fournit des chiffres plus proches (mais là encore, enquête par questionnaire avec 15 % de réponses). Sont partis sans aucun diplôme plus de 35 % des étudiants, au niveau 1ère année ou Duel 28 %, avec la seule licence 15,5 % et avec un niveau supérieur (concours ou maîtrise) 21 %. On a donc là 36,5 % d'étudiants sortis avec la licence au plus (il y en a 31-34 % à Dijon), et des abandons peut être moins "rapides" à Clermont, où 28 % attendent d'être déjà bien engagés dans le 1er cycle pour quitter la Faculté, alors que seulement 17-22 % des Dijonnais font de même.

Finalement, ce sont les travaux de N. Bisseret (1974), dont les résultats sont beaucoup plus fiables, qui donnent les chiffres les plus intéressants de notre point de vue. Ils ont porté sur la totalité des étudiants inscrits, en 1962, en propédeutique-Lettres à Paris (sans distinction première inscription / autres cas, ce qui rend plus complexe la comparaison).

	Paris Promotion 62	Paris Promotion 69
Ont obtenu l'examen de 1ère année	46 %	41,5 %
Ont poursuivi en 2e année	43 %	37,8 %
N'ont pas obtenu l'examen de 1ère A.	54 %	58,5 %
Ont redoublé la 1ère année	21 %	27,5 %
Ont abandonné	33 %	31 %
Ont obtenu la licence (1)	30 %	16 %

Certaines similitudes sont frappantes, entre deux promotions dont l'une est de sept ans plus ancienne que l'autre. La sélection qui s'effectuait en Propédeutique n'était pas pire que celle qui se fait de façon moins claire actuellement. Seulement, à première vue, elle était plus "efficace" puisqu'ensuite 30 % des étudiants parvenaient à la licence dans les temps requis (3 ans après Propédeutique) ; N. Bisseret signale par ailleurs que 4 ans après, donc à la rentrée 66, 30 % des effectifs initiaux (qui avaient franchis le barrage de la propédeutique) quittent finalement la Faculté sans avoir obtenu un seul certificat de licence. C'est donc 63 % de l'effectif initial qui a abandonné avant la licence (4 ans après la première inscription), pratiquement la moitié sans

(1) Dans les temps "normaux" : 4 ans pour la promotion 62, 3 ans pour la promotion 69.

aucun diplôme, et la moitié avec le CELG (certificat d'études littéraires générales, descerné à l'issue de l'année de Propédeutique). Dans notre promotion, 5 ans après la 1ère inscription, 64 à 69 % des étudiants ont abandonné avant la licence, avec parmi eux nettement plus de "sans diplômes" que de diplômés du premier cycle.

Le problème des abandons, avant licence, en Faculté de Lettres n'est donc pas nouveau ; peut être le phénomène "abandon sans diplôme après passage très rapide à l'Université", est-il en légère expansion, c'est tout au moins à vérifier ; toujours est-il que l'ampleur du phénomène abandon n'est pas particulière à la Faculté de Lettres de Dijon.

Il est regrettable de ne pas pouvoir disposer de statistiques nationales à ce sujet ; ainsi les "Statistiques des enseignements" du Ministère de l'Education ne livrent que des taux d'admission aux examens. Par exemple, le taux national de réussite en première année des Faculté des Lettres, en 69/70, après les 2 sessions, est du niveau national de 65,6 % ; Dijon se situe donc bien à un niveau moyen avec un taux de 64,59 %, non strictement comparable (1).

Mais faute de posséder ce taux par rapport à la totalité des inscrits, on ne peut cerner l'ampleur du phénomène abandon sans examen au niveau national et donc établir des comparaisons.

C'est pourquoi, pour étudier un peu plus ce phénomène abandon, nous avons adopté une optique plus qualitative, quitte à livrer à notre tour des résultats statistiquement peu fiables. Une enquête postale par questionnaire a été effectuée auprès de tous les parents des étudiants ayant arrêté leurs études entre les rentrées scolaires 69 et 74 ; c'est le compte rendu de ce travail que nous allons aborder maintenant dans une cinquième et dernière partie.

(1) Le taux calculé sur Dijon prend en compte les succès partiels, mais on ignore tout à ce sujet quant au calcul du taux national.

V - L'ENQUETE PAR QUESTIONNAIRE ; PREMIERS RESULTATS

Le but de cette enquête était double : enrichir, d'une part, la connaissance que nous avons de la population entrée en Faculté de Lettres, en observant sur une sous-population, un certain nombre de variables (comme la profession des parents, la fréquence du travail salarié, etc...) non disponibles dans nos fichiers de départ ; d'autre part, amorcer une description des raisons de l'abandon et des réorientations ultérieures, voire une explication partielle de ces phénomènes en croisant systématiquement ces dernières variables avec d'autres que l'on pouvait juger pertinentes. Par rapport à ce dernier objectif, ambitieux, nous ne saurions limiter assez la portée des résultats obtenus ; si 60 % des questionnaires parvenus à leur destinataire sont revenus remplis - par les parents ne l'oublions pas -, cela donne un échantillon de 251 étudiants, qui ne représente qu'imparfaitement notre population initiale. Nous étudierons successivement l'aspect "description supplémentaire" de la population, les raisons de l'abandon et les réorientations, enfin les déterminants possibles de ces deux derniers phénomènes par quelques croisements avec d'autres variables (1).

V - 1. Représentativité et description de l'échantillon.

Tester la représentativité de l'échantillon (composé des répondants), même sur un nombre très limité de variables, est un préalable indispensable.

Les taux de réponses des parents d'étudiantes sont légèrement plus forts que ceux des parents de garçons, ce qui entraîne une légère sur-représentation féminine dans l'échantillon (68,9 % de filles) alors que ce pourcentage était de 65,3 % dans la population codée "abandon", et, rappelons le,

(1) On trouvera dans l'annexe 4 le texte intégral du questionnaire, ainsi que les principaux tableaux statistiques.

(2) Tout en ayant des taux de réponse beaucoup plus faibles que les "jeunes".

de 67,5 % dans la population initiale. Les étudiants âgés (nés en 48 et avant) sont, eux, nettement sur-représentés dans l'échantillon : ils en représentent 37 %, alors qu'ils ne comptaient que pour 18 % de la population initiale (1). Dans la mesure où certaines variables comme l'exercice d'une activité rémunérée varient, nous en aurons confirmation, nettement avec l'âge, les fréquences observées sur l'échantillon ne seront donc pas valables telles quelles sur la population totale. Enfin, par rapport à la discipline étudiée, on note une sur-représentation (par rapport à la population initiale) de celles où les abandons sont les plus nombreux sans que les taux de réponse varient significativement entre elles.

Les deux biais les plus importants sont donc les suivants : d'une part dans notre échantillon d'étudiants ayant abandonnés, les jeunes sont sur représentés par rapport aux "vieux" (or ils ont les uns et les autres des raisons sans doute différentes d'abandonner), d'autre part, par rapport à la population initiale, notre échantillon est nettement plus âgé.

Dans la description, que nous allons à présent aborder, nous examinerons tout d'abord les variables état matrimonial, exercice d'une activité rémunérée, CSP et diplôme des parents, que l'on peut considérer comme des indices socio-culturels ou économiques grossiers, puis des variables plus scolaires comme le nombre d'années doublées dans le secondaire, l'intervalle baccalauréat-inscription en Faculté, et les études parallèles éventuelles.

Nous insisterons peu sur la variable état matrimonial ; nous verrons qu'elle joue sur la fréquence de l'activité salariée et peut entraîner un certain nombre d'abandon (les "raisons familiales" sont invoquées dans près de 7 % des cas). Si, dans notre échantillon, le pourcentage d'étudiants mariés sans enfant est, en fin d'études (et donc au moment de l'abandon) non négligeable : 14,3 %, celui d'étudiants mariés et chargés de famille reste très faible (3,2 %).

(1) Tout en ayant des taux de réponse beaucoup plus faibles que les "jeunes".

Sur notre sous-population de 251 étudiants, 90, soit 35,8 %, exerçant une activité rémunérée, et 91 % de ces derniers consacrent à cette activité entre 15 et 32 heures par semaine ; ils sont dans près d'un cas sur deux surveillant à temps plein ou dans 4 cas sur dix enseignant (le plus souvent instituteur ; un étudiant sur dix exerce une activité dont nous ne savons ni la nature ni le caractère permanent ou non. Dans son étude déjà citée, N. Bisseret relevait un taux de 30 % environ d'étudiants salariés. Du fait que notre échantillon est particulièrement âgé (1) on peut penser que le taux des Dijonnais est indiscutablement sur-estimé par rapport à ce qu'il serait dans la population totale, mais il n'est guère possible de chiffrer l'ampleur de cet écart. Cette fréquence moyenne (près de 36 %) de l'exercice d'une activité rémunérée, va bien sûr varier dans les diverses sous-populations que l'on peut distinguer. Ainsi, si près de 69 % des célibataires ne travaillent pas, ce pourcentage passe à 50 % dans la population mariée sans enfant, et à 37,5 % dans la population mariée et chargée de famille. Dans cette dernière, les enseignants sont particulièrement nombreux (37,5 %, contre 14,3 % dans la population totale), la sureprésentation des surveillants étant moins forte. L'âge, qui est lié à la variable état matrimonial, ne fait pas que la retraduire (par rapport à l'exercice ou non d'un travail rémunéré), car les variations que cette variable entraîne sont beaucoup plus fortes. Le pourcentage d'étudiants n'exerçant pas d'activité rémunérée est de 86,7 % dans la population entrée à 18 ans en Faculté, ce pourcentage reste supérieur à 70 % jusqu'à 20 ans inclus, pour baisser très nettement à partir de 21 ans, et c'est dans ce cas un étudiant sur deux qui travaille. Dans la sous-population âgée de 23 ans et plus, et où trois étudiants sur quatre travaillent, le pourcentage d'enseignements est exceptionnellement élevé (près de 40 %), le pourcentage de surveillants reste fort (27,5 %), mais il l'est moins que dans les sous-populations plus homogènes des étudiants de 21 et 22 ans. L'indice de mesure d'implication réciproque (2)

(1) et aussi que nous avons à faire à la population des étudiants ayant abandonnée, ce dernier phénomène n'étant pas sans lien avec l'exercice d'une activité rémunérée.

(2) Cf annexe 2.

entre âge et activité salariée, et si l'on dichotomise la population entre plus ou moins de 21 ans, est de 0,313.

C'est un indice moyen, mais nettement plus fort que celui que l'on peut calculer en croisant la variable activité rémunérée avec la variable C.S.P. du père ; si on dichotomise la population entre enfants de cadres moyens et supérieurs et autres catégories, l'indice est de 0,149, ce qui est assez faible. Cela n'implique pas une absence totale de relations ; ainsi, les fils et filles de cadres moyens et supérieurs ne travaillent pas dans plus de 7 cas sur 10 ; c'est le cas pour 6 enfants sur 10 de retraités, d'agriculteurs ou d'ouvriers. Les plus défavorisés à cet égard sont les enfants d'artisans et commerçants, et surtout d'employés qui travaillent dans plus d'un cas sur deux. Les surveillants se recrutent dans tous les milieux, notamment parmi les fils d'artisans-commerçants et employés, mais aussi chez les enfants de cadres.

Alors que la distribution des enseignants est beaucoup plus tranchée entre les divers milieux d'origine : ce sont surtout des fils et filles d'employés et d'ouvriers, et assez souvent des enfants d'agriculteurs ou de retraités, mais beaucoup moins d'artisans-commerçants et encore moins de cadres. Si l'on considère que l'enseignement est un handicap relativement plus fort que l'exercice de la surveillance, on voit donc que les fils d'employés sont "sur-handicapés", de même, mais à un degré moindre, que les fils d'ouvriers et de retraités qui le paraissaient moins au départ. Notons pour finir que les enfants de cadres supérieurs sont les seuls à avoir un pourcentage non négligeable (7,5 %) d'emplois "autres".

Remarquons une fois pour toutes, et ceci est valable pour les constatations qui précèdent comme pour celles qui vont suivre, que sur un échantillon de 251 personnes, une répartition par C.S.P. des parents entraîne une "balkanisation" inévitable des effectifs, qui rend hasardeuse l'interprétation de tous les croisements effectués même avec une variable dichotomique. Ceci dit, la répartition des professions exercées par le père est, dans notre échantillon, la suivante :

S. R.	sans profess.	décédé ou sans père	retraité	Agri-culteur	ouvrier	emplo-yé	commerçant artisan	cadre moyen	cadre supérieur	
5,18	0,40	3,59	12,75	13,15	8,76	12,55	11,55	11,16	21,12	100

Les retraités, dont nous ignorons l'activité antérieure, posent un problème dans la mesure où ils constituent 12,75 % des effectifs ; leur répartition par diplôme ne traduisant aucun écart systématique (par rapport à la population de l'échantillon), on peut faire l'hypothèse qu'ils viennent de tous les milieux (1) (par exemple, les agriculteurs sont certainement sous représentés) et établir alors sur la seule sous-population ayant explicitement déclarée sa profession, la distribution suivante :

Agriculteur	Ouvrier	Employé	Commerçant Artisan	Cadre moyen	Cadre supérieur	Total
16,84	11,22	15,82	14,80	14,29	27,04	100

La comparaison de ces deux distributions, et de celle obtenue sur l'ensemble de l'Université de Dijon à une date récente (INSEE 1973) permet d'avancer quelques premières remarques : les enfants d'agriculteurs, contrairement à ce qui se passe en Faculté de Sciences Economiques, sont plutôt bien représentés en Faculté de Lettres, alors que ceux d'ouvriers le sont plutôt mal ; on n'observe pas en Lettres la sur-représentation des enfants d'employés et de cadres moyens notée en Sciences Economiques, et au contraire il y aurait presque ici sous-représentation, toujours par rapport à la population totale fréquentant l'Université de Dijon.

La variable C.S.P. de la mère a été également observée mais l'émiettement des effectifs est encore plus fort

(1) Exception faite de ceux où la retraite est très tardive.

ici puisque 53,7 % des femmes ne travaillent pas, taux qui varie d'ailleurs très largement selon la profession du mari, de 15 % chez les femmes d'agriculteurs à 75 % chez les femmes des cadres supérieurs (qui ne travaillent que quand elles sont elles-mêmes cadres supérieurs, c'est-à-dire, le plus souvent professeur). Tout au plus, peut on faire la remarque suivante, à savoir que dans les catégories "défavorisées", comme les femmes d'ouvriers, le taux d'activité (55 %) apparaît, sur notre échantillon beaucoup plus élevé que celui observé au niveau national, à 40 ans, chez les femmes de même milieu (en l'occurrence 30 %)(1). Ceci pourrait amener l'hypothèse, banale certes, que pour envoyer leurs enfants à l'Université, les ménages d'origine modeste doivent, plus souvent que la moyenne, faire entrer deux salaires au foyer ; mais le conditionnel reste de mise car nos effectifs sont très faibles, et la comparabilité des chiffres ici rapprochés est plus que douteuse.

Ce n'est pas d'ailleurs seulement sous l'angle financier, tendent à dire les sociologues, que les parents de milieux aisés favorisent leurs enfants ; si l'on approche le "niveau culturel de la famille" par un indicateur aussi grossier que le diplôme le plus élevé possédé par le père, la distribution obtenue est la suivante :

Aucun diplôme	C.E.P.	C.A.P.	B.E.P.C.	Technique L.	BAC	Ensei. sup.	S.R.	Total
7,1	39,8	4,7	9,5	2	12,7	15,1	8,4	100

Si là encore, on compare cette distribution à celle établie au niveau national sur la population âgée de plus de 14 ans, d'après le recrutement de 68(2) (comparabilité bien imparfaite donc,) on observe dans notre échantillon une sous-représentation des titulaires de CAP et de diplômes techniques, et une nette sur représentation des titulaires de diplômes supérieurs au CEP (au niveau national on compte chez les hommes 5,3 % de titulaires du BEPC, 3 % de titulaires du baccalauréat,

(1) Cf INSEE "données sociales" éditions 1974. "Taux d'activité des femmes mariées selon l'âge et la CSP de leur mari".

(2) Cf INSEE "données sociales" éditions 1973.

3,6 % de titulaires de diplôme de l'enseignements supérieur). Malgré les problèmes de comparabilité et de faiblesse de notre échantillon, on ne peut que souligner les différences élevées de "niveau culturel" entre ceux qui envoient leurs en Faculté, et les autres, même si cet écart n'est qu'en grande partie la reproduction des différences d'origine sociale (exprimée par la profession du père) des familles.

Cependant, il est notoire que ces caractéristiques, profession au niveau culturel du père, jouent assez peu (toutes choses égales d'ailleurs", clause rarement réalisée, comme le montre N. Bisseret) sur la réussite d'étudiants qui parviennent en Faculté, après une sélection plus au moins sévère tout au long de leur cursus scolaire antérieur, d'où les notions de "sur" et "sous" sélection que l'on peut chercher à approcher ici. Déjà, sur notre échantillon, quand on calcule la répartition des C.S.P. d'origine dans la sous-population des étudiants n'ayant jamais doublé dans l'enseignement secondaire (ce qui est un indice d'une "bonne" sinon brillante scolarité), on note une sur-représentation (1) nette des catégories les plus défavorisées (ouvriers, employés, agriculteurs) par rapport aux cadres moyens et supérieurs qui semblent bien sous cet angle, être sous sélectionnés pour la poursuite d'études en Faculté. Un sociologue comme A. Girard soulignait déjà ces phénomènes de sur et de sous sélection au niveau du premier cycle de l'enseignement secondaire : "la proportion d'élèves qui suivent le rythme normal d'avancement des études de la 6e à la 2e est assez nettement plus élevée dans les milieux les moins favorisés, environ les deux tiers, que dans les milieux les plus favorisés, un peu plus d'un sur deux seulement". Ceci dit, des variables comme le nombre d'années doublées et l'âge à l'entrée selon la CSP d'origine, n'en sont pas moins ambiguës.

Par exemple, la variable "nombre d'années doublées dans le secondaire" est comme le souligne, dans l'enquête de l'INOP déjà citée, M. Reuchlin, d'interprétation délicate car "le niveau social et culturel de la famille peut, s'il est élevé, rendre moins probable la nécessité d'un redoublement, mais faciliter le redoublement (par rapport à l'abandon des études)

(1) Par rapport à la répartition des C.S.P. sur la totalité de l'échantillon.

s'il s'avère nécessaire".

C'est donc tout à fait logiquement que l'on retrouve les mêmes ambiguïtés au niveau de la variable âge à l'entrée, quand on la croise avec la profession du père. Les enfants d'agriculteurs, d'employés et à un degré moindre d'ouvriers sont particulièrement représentés dans la population âgée de 18 et 19 ans à l'entrée, mais ceux de cadres supérieurs le sont également. On ne peut donc pas, comme nous l'avions avancé précédemment, considérer l'âge à l'entrée (et plus précisément un âge élevé) comme une retraduction même partielle de l'origine sociale (en l'occurrence "défavorable") de l'étudiant. Ceci dit, cette absence de relation simple et évidente entre âge et profession du père n'en est pas moins très significative puisqu'elle est la résultante de phénomènes de sur-sélection indiscutable de toute une frange d'élèves du premier et du second degré. Ces phénomènes de sélection différentielle que nous voyons jouer à l'entrée dans l'enseignement supérieur, vont exercer une influence durable tout au long de la scolarité, comme le montre très clairement l'enquête de Ph. Vrain (1973) : "les enfants d'ouvriers, employés, du fait de la sélection subie antérieurement, qui n'ont pas travaillé ni avant ni pendant leurs études supérieures, ont tendance à obtenir leurs diplômes plus rapidement que ceux des cadres supérieurs et professions libérales pour lesquels l'accès en Faculté est à l'origine plus aisé". Cette restriction fondamentale ("qui n'ont pas travaillé..."), on la retrouve dans des travaux encore plus récents : ainsi, F. Orivel (1975) montre de même que si l'origine sociale ne joue pas directement sur la réussite, elle entraîne des contraintes (comme l'exercice d'une activité rémunérée) qui agissent sur le temps d'études et donc la réussite.

Enfin, si comme nous allons le voir, les étudiants de niveau différents s'orientent différemment entre les diverses disciplines, ce phénomène peut également jouer sur leur "réussite différentielle" ; il y a en fait un système d'interaction entre les variables sexe/CSP/discipline, qu'il est difficile de clarifier avec pour base des données si ténues. Déjà les répartitions, selon la CSP du père, des filles et des garçons, diffèrent assez nettement. Si fils et filles de retraités, d'em-

ployés et de cadres supérieurs se retrouvent dans des proportions voisines, il n'en va pas de même pour les enfants d'agriculteurs, d'ouvriers, de commerçants-artisans et de cadres moyens. Les garçons sont beaucoup plus souvent fils de cadres moyens et d'ouvriers, et on peut en effet penser que l'obligation fréquente qui est la leur de travailler tout en poursuivant leurs études pousse notamment les fils de cadres moyens à entreprendre des études de Lettres réputées moins absorbantes. Les filles elles, viennent beaucoup plus souvent des milieux commerçants-artisans ou agriculteurs, et moins fréquemment des milieux ouvriers et cadres moyens où elles doivent se montrer particulièrement brillantes pour ne pas être mise au travail juste après leur baccalauréat.

Ces différences, liées aux significations que revêt l'orientation en Lettres dans les divers milieux et chez l'un et l'autre sexe, vont se retrouver au niveau du choix de la discipline. Si les agriculteurs sont nettement surreprésentés en Lettres Modernes (32 %, contre 16,7 % dans l'échantillon), c'est que les filles d'agriculteurs vont effectivement en masse dans cette section, ou bien en Anglais (et ce sont d'ailleurs là les deux disciplines les plus suivies parallèlement à l'Ecole Normale), les garçons ayant une orientation plus diversifiée, mais dans l'ensemble aucun enfant d'agriculteurs ne s'aventure en philosophie et ils sont rares en psychologie ou en langues vivantes autres que l'Anglais et l'Allemand. Les enfants de commerçants-artisans vont eux, massivement, en Langues (près d'un garçon sur deux et trois filles sur quatre) tandis que ceux d'employés se concentrent de façon étonnante (mais sans doute aléatoire) sur la section d'Espagnol ; les autres orientations de ces derniers se distribuent à peu près comme celles des enfants de cadres moyens, c'est à dire que dans les deux cas les sciences humaines (et spécialement la psychologie et l'histoire) attirent particulièrement. Par contre, les enfants d'ouvriers sont eux nettement surreprésentés en philosophie, mais c'est là en fait, dû à l'orientation massive des filles vers cette discipline (quand elles ne vont pas en Anglais), les garçons ayant là encore une orien-

tation plus diversifiée entre les langues et l'histoire. Enfin, les filles de cadres supérieurs vont partout sauf en Histoire-Géographie et en philosophie (du moins beaucoup plus rarement), tandis que les garçons, s'ils ne choisissent jamais la philosophie, vont assez souvent en psychologie ou en histoire.

En résumé, c'est indiscutablement la section d'Anglais qui recueille le plus d'étudiants d'origine sociale "défavorisée" ou au contraire très "favorisée" et où les deux "extrêmes" sont si bien représentées. Par ailleurs, si la faiblesse des effectifs interdit de se prononcer sur les sections d'Italien ou de Lettres Classiques, c'est en Lettres Modernes et en psychologie que les étudiants viennent le plus souvent de milieux aisés (1), cadres supérieurs puis agriculteurs d'une part, cadres supérieurs et moyens puis employés de l'autre. A l'autre extrémité, on trouve la section de philosophie qui groupe des enfants de retraités, d'ouvriers et d'employés essentiellement ; les autres disciplines (Allemand, Histoire, Géographie) ayant une distribution, selon l'origine sociale plus proche de la moyenne. Nous ne retrouvons donc pas là les hiérarchies établies par Bourdieu, dont nous avons parlé en 2ème partie.

La question du choix de la discipline reste bien ouverte, car il est vraisemblable que l'orientation en Anglais pour un fils de cadre supérieur ou un fils d'ouvrier ne revêt pas la même signification. Ces problèmes ne peuvent bien sûr être tranchés sur notre échantillon, faible, et qui a été de surcroît défini de façon très spéciale, puisque nous n'avons là que la seule population ayant abandonné, dans 90 % des cas, sans diplôme, ses études.

Après ce détour un peu long mais pas moins nécessaire par les variables "socio-culturelles" susceptibles de jouer sur le phénomène abandon, revenons à des variables scolaires intervenant cette fois après (et non plus pendant) la fin de la scolarité secondaire.

(1) ou d'un niveau culturel plus élevé, comme c'est le cas pour la psychologie où seuls les enfants de "cols blancs" de bons niveaux sont représentés.

Pour essayer l'éclaircir la variable "nombre d'années d'écart entre le baccalauréat et l'inscription en Faculté", nous avons demandé aux étudiants présentant un tel décalage à quoi avait été consacré cette ou ces années de "battement". Notons que ceci ne concerne que 53 étudiants (21,1 % de notre échantillon, le taux correspondant, dans la population initiale était de 21,9 %), les pourcentages calculés sur un effectif si faible sont donc à considérer avec circonspection. Parmi ces étudiants donc, 32 % ont exercé une profession, 15 % ont reçu (ou amorcé) une formation professionnelle (essentiellement Ecole Normale d'instituteurs ou Centre de formation de P.E.G.C.), tandis que 17 % ont suivi des études juridiques (ou, mais plus rarement, économiques) et 7,5 % des études scientifiques ou médicales ; enfin 28,3 % ne répondent pas sur la nature de leur activité. Les raisons d'ordre professionnelles (ou de formation professionnelle) sont donc quantitativement les plus importantes.

Quant à la poursuite d'études, parallèlement à celles suivies en Faculté de Lettres, ce n'est le fait que de 65 étudiants, soit néanmoins plus d'un étudiant sur quatre (dans la population codée abandon) ce qui n'est pas négligeable. Apparaît en premier lieu la formation professionnelle des instituteurs et professeurs, qui a concerné 35,4 % de ces étudiants, puis des formations professionnelles diverses (20,0 %) : BTS par exemple, ou préparation à des concours ; enfin viennent les autres études générales, littéraires en premier lieu (20,0 % des étudiants), pour moitié en classes préparatoires, et pour moitié en Faculté (dans une autre discipline) ou par correspondance, en second lieu juridiques (plus de 16 % des étudiants), enfin scientifiques ou médicales (6 % des étudiants).

Le croisement de ces deux dernières variables fait apparaître que ce sont surtout les juristes qui entrent en Faculté de Lettres (dans un cas sur deux) après avoir déjà commencé leurs études à la Faculté de Droit (ils ont donc rarement obtenu leur baccalauréat en 69) ; c'est également le fait de 40 % des élèves instituteurs ou professeurs qui ont le plus souvent soit amorcé leur formation,

soit travaillé (comme instituteur remplaçant notamment avant d'entrer en Faculté). Par contre, c'est beaucoup plus fréquemment que les étudiants inscrits dans d'autres disciplines littéraires ont obtenu leur baccalauréat l'année même de leur inscription.

Certes toutes ces remarques ont des bases statistiques plus que légères, mais elles constituent un premier pas dans l'étude des interactions entre des variables qui s'avèrent déterminantes par rapport à l'abandon comme à la réussite.

V - 2. Les raisons invoquées de l'arrêt des études et les réorientations ultérieures.

Nous donnons, dans les deux tableaux qui suivent, les distributions complètes des réponses à ces deux questions. Dans le premier cas (raisons de l'arrêt des études) le codage des réponses a été fait a posteriori et toute réponse a été affectée à une raison et une seule. Pour la question sur l'orientation prise au sortir de la Faculté, un précodage était proposé. Notons seulement ici, à titre de premières remarques, que 25 % des arrêts ne sont pas signés d'échec et c'est pourquoi nous les avons appelé "faux abandons" et que près de 4 étudiants sur 10 continuent études ou formation professionnelle après leur passage en Faculté de Lettres.

Rappelons enfin que, dans la population codée "abandon", 90,12 % des étudiants ne sont titulaires d'aucun diplôme ou d'un diplôme de fin de 1ère année, que 6,25 % d'entre eux sont titulaires du Deug, et 3,63 % de la licence.

LES MOTIFS DE L'ARRET DES ETUDES

Grands groupes de raisons	Modalités et intitulés précis du motif de l'arrêt	"numéro" de la raison	Effectifs:		Effectifs:	
				%		%
Raisons personnelles ou matérielles propres à l'étudiant.	Raisons familiales (mariage, enfants)	11	17	6,77	73	29,08
	Raisons de santé	12	2	0,80		
	Incompatibilité avec la poursuite de l'activité profess.	14	27	10,75		
	Problèmes financiers (manque de bourse, besoin de travail)	15	22	8,76		
	Problèmes de transport et d'éloignement par rapport à Dijon	16	5	1,99		
Raisons psychopédagogiques liées à la Faculté	"Ambiance" de la Faculté, "atmosphère peu propice au travail", etc...	21	11	4,38	58	23,10
	Formes et contenu des cours (trop abstraits, distances des professeurs, etc...)	22	13	5,17		
	Manque d'intérêt pour les études, inutilité apparente, ennui...	23	10	3,98		
	Découragement dû aux échecs, difficulté des études	24	24	9,56		
"Faux abandons" : poursuite d'une scolarité ou réussite à un concours	Poursuite des études principale	31	24	9,56	63	25,09
	Changement de Faculté (dans l'Université de Dijon)	32	2	0,80		
	Transfert géographique (vers une autre Université)	33	15	5,97		
	Abord d'une formation professionnelle	34	7	2,78		
	Etudes par correspondance	35	1	0,40		
	Stages ou séjours à l'étranger	36	2	0,99		
	Réussite à un concours	37	12	4,78		
Raisons "socio-économiques".	Absence de débouchés	41	21	8,36	33	13,14
	Refus de l'enseignement et difficulté actuelle des concours	42	7	2,78		
	"Mauvaise orientation"	43	5	1,99		
Autres raisons	N'a jamais suivi les cours ; inscription purement formelle	55	3	1,19	4	1,59
	Abandons forcés (3 échecs)	66	1	0,40		
Sans réponse		19	7,56			
TOTAUX			251	100	251	100

LES ORIENTATIONS PRISES APRES AVOIR QUITTE LA FACULTE DE LETTRES.

Grands groupes d'orientation	Modalités et intitulés précis des orientations	"numéro" de la modalité				
			Effectifs	%	Effectifs	%
Poursuite d'études générales.	Etudes littéraires	11	26	10,36	} 46	18,33
	Etudes scientifiques	12	6	2,39		
	Etudes juridiques et économiques	13	11	4,38		
	Etudes d'éducation physique et sportive	14	3	1,20		
Abord d'une formation pro- fessionnelle (F. P.)	F.P. dans l'enseignement	21	9	3,59	} 53	21,12
	F.P. dans le secteur tertiaire (secretariats divers...)	22	17	6,77		
	F.P. dans le secteur social (assistante sociale, éduca- teur) ou para-médical	23	12	4,78		
	F.P. dans le secteur juridique	24	2	0,80		
	F.P. dans le secteur industriel	25	1	0,40		
	F.P. non précisée	29	12	4,78		
Exercice d'une activité rémunérée	Travail rémunéré de nature non précisée	30	41	16,33	} 124	49,40
	Travail en milieu agricole	34	1	0,40		
	Travail d'employé	36	3	1,20		
	Travail d'artisan	37	2	0,80		
	Travail de cadres moyens (surtout instituteurs)	38	64	25,50		
	Travail de cadres supérieurs (surtout professeurs)	39	13	5,18		
Armée	Service national	41	2	0,80	} 6	2,39
	Engagement	42	4	1,59		
Etudes par corres- pondance ou/et solitaires	Cours par correspondance (études littéraires)	51	4	1,59	} 13	5,18
	Préparation de concours administratifs	52	8	3,19		
	Cours par correspondance de nature non précisée	59	1	0,40		
Autres	"Rien" (travail au foyer pour les femmes mariées)	60	4	1,59	4	1,59
S. R.	Sans réponse	99	5	1,99	5	1,99
Totaux			251	100	251	100

V - 3. Quelques déterminants de l'arrêt des études et des réorientations éventuelles.

Nous verrons maintenant comment certaines variables jouent, ou non, sur les distributions observées, et si oui dans quel sens, tout d'abord en ce qui concerne les raisons de l'arrêt des études, puis au niveau des orientations prises au sortir de la faculté.

V. - 3.1. L'arrêt des études.

Si l'on examine tour à tour les déterminants possibles (parmi les variables observées), on arrive à broser des "tableaux" différents par groupes de raisons (celles ci sont parfois désignées par leur numéro, on se reportera dans ce cas aux tableaux ci-joint).

Le premier groupe, réunissant "raisons matérielles et/ou personnelles propres à l'étudiant est avant tout invoqué par les étudiants âgés : 39 % des étudiants âgés de 21 ans et plus à l'entrée en Faculté citent ces raisons, contre 15,5 % seulement des "jeunes" (18-19 ans). L'âge étant lié à un certain nombre de variable, ce pourcentage sera donc logiquement faible dans les sous-population de célibataires (17,7 %), et, à un degré moindre, d'étudiants n'ayant jamais doublé (23,3 %). A côté de l'âge, joue fortement l'origine sociale : ces raisons ne sont invoquées que par 18 % de fils d'agriculteurs ou de cadres supérieurs, mais par plus de 40 % de fils de commerçants-artisans ou d'ouvriers. Ainsi, ces derniers citent la raison 15 (problèmes financiers) dans 18,2 % de cas alors que la moyenne; dans l'échantillon est de 8,7 %. Autre facteur important (lié au précédent), l'exercice d'une activité rémunérée : si les étudiants qui ne travaillent pas n'invoquent ces raisons que dans 18 % des cas, ceux qui exercent une activité d'enseignement citent la seule raison 14 (impossibilité avec la poursuite de l'activité rémunérée) dans 44,4 % des cas, soit quatre fois plus souvent que l'ensemble de l'échantillon, les autres raisons du même groupe restant sur-représentées, ce qui donne dans cette sous-population d'enseignants, un

taux record de 63,8 % de raisons matérielles et personnelles. Si l'on isole par ailleurs le groupe très particulier des étudiants ayant consacré au moins un an, entre le baccalauréat et l'entrée en Faculté (1) à l'exercice d'un travail rémunéré ou à une formation professionnelle dans l'enseignement, on retrouve, pour la seule raison 14, ce pourcentage de 44 %.

Autre observation, liée à ces dernières, entre les différentes disciplines on note des pourcentages plus ou moins élevés pour ce groupe 1 de raisons : ainsi il n'est jamais invoqué en Italien ou en Lettres Classiques, alors qu'il l'est dans 38 % des cas en psychologie, philosophie et Lettres Modernes, sans doute parce que la philosophie a un public relativement âgé et d'origine populaire, tandis que psychologie et Lettres Modernes sont des disciplines où les enseignants sont nombreux.

Enfin, si la variable âge joue sur toutes les raisons du groupe, et la variable C.S.P. du père plus spécialement sur les raisons 15, puis 14, c'est le sexe qui agit le plus nettement sur les raisons 12 (problème de santé) et surtout 11 (problèmes familiaux) : les raisons familiales sont invoquées par les filles dans près d'un cas sur dix, alors que ce rapport passe à un sur cent chez les garçons ; la combinaison sexe/état matrimonial fournirait sans doute des différences encore plus grandes.

Voyons à présent si les mêmes facteurs agissent, du moins dans cet ordre, sur les raisons du groupe 2, rassemblés sous l'étiquette "raisons psycho-pédagogiques liées à la Faculté". Ici vont apparaître des différences très nettes entre les disciplines, et c'est cette caractéristique qui va s'avérer la plus discriminante par rapport à ce groupe. Ce sont les linguistes qui invoquent le plus souvent ces raisons notamment la raison 24 (découragement dû aux échecs et/à difficultés des études), ce qui témoigne bien du "choc" des étudiants devant des enseignements réputés faciles ou choisis sans grande "motivation" ; par contre, elles ne sont que rarement citées en psychologie ou en philosophie, où l'orientation est moins "automatique" au sortir du secondaire, et dans des disciplines où le "climat social", et scolaire, semble meilleur, comme les Lettres Modernes.

(1) Groupe particulier dans la mesure où il est composé pour moitié d'enseignants élèves ou en fonction.

Les autres variables jouent nettement moins, si ce n'est le sexe (les filles invoquant dans l'ensemble plus souvent la raison 24, tandis que les garçons se fixent plus sur la raison 23, manque d'intérêt pour les études, ce qui n'est sans doute pas un hasard), et surtout l'origine sociale : 33,3 % de raison du groupe 2 chez les fils d'agriculteurs, 15,1 % chez les enfants de cadres supérieurs, ou encore 27,8 % chez ceux dont le père est titulaires d'un diplôme technique. Allant dans le même sens que les différences par sexe, on peut noter que les fils de cadres supérieurs invoquent plus souvent la raison 22, alors que ceux d'agriculteurs la raison 24 (1). Enfin, remarquons que l'âge joue peu sur ce groupe de raisons, seuls les étudiants âgés de 20 ans les invoquent particulièrement, elles sont donc le fait d'étudiants "vieillis" plus que de jeunes étudiants ou d'étudiants adultes.

A chaque groupe de raisons ses déterminants ; en ce qui concerne le groupe 3, "faux-abandons", apparaissent comme les plus importantes les variables âge d'une part, origine sociale d'autre part ; d'autres facteurs interviennent (le sexe, l'exercice d'une activité rémunérée, la discipline suivie) mais plus faiblement. Ces "faux-abandons" sont donc plus fréquents, et de beaucoup, chez les jeunes (32,47 %) dans l'ensemble, sauf pour la raison 37 (réussite à un concours), qui est l'apanage des étudiants âgés de 20 ans et plus. Dans la sous-population n'ayant jamais doublé dans le secondaire, le pourcentage global est également fort (33,6 %), notamment du fait des raisons 33-34-36 et même 37. Par ailleurs les enfants de cadres supérieurs les invoquent dans 37,7 % des cas, et citent particulièrement les raisons 32 et 33 (toute mobilité suppose une bonne information et une certaine aisance), puis 31 et 34 ; ces études principales dont ils invoquent la poursuite sont certainement, dans leur cas, plus souvent d'autres filières universitaires, alors que chez les enfants d'agriculteurs,

(1) D'autres travaux, notamment ceux de P. Bourdieu, ont montré que sous l'angle de l'auto-valorisation des ambitions intellectuelles, et de la critique du contenu et du style des enseignements, les filles étaient aux garçons l'homologue des enfants de classes "défavorisées" par rapport aux enfants des classes socio-culturellement "favorisées".

qui citent également souvent la raison 31 il s'agit plus vraisemblablement de la poursuite d'une scolarité en Ecole Normale. Notons enfin, que les fils de cadres moyens réussissent particulièrement bien aux concours (et/ou les passent plus souvent).

Outre ces deux sources majeures de variations, joue également le fait d'exercer une activité rémunérée ; cela rend beaucoup plus improbables les "faux abandons" (particulièrement pour les raisons 31,32,33) ; par contre, dans la sous-population exerçant dans l'enseignement, si l'on observe un taux faible pour l'ensemble des raisons du groupe 3 (13,8 %), le pourcentage d'abandon après réussite à un concours (que ce soit le C.A.P.E.G.C., le C.F.E.N., voire le C.A.P.E.S.)(1) est spécialement élevé (11,11 %). Autre facteurs non négligeable, le sexe ; dans l'ensemble, les garçons invoquent légèrement plus souvent les "faux-abandons", mais des différences très nettes existent pour chaque raison : beaucoup plus de garçons poursuivent des études principales, ou réussissent à des concours, tandis que les filles ont le monopole des transferts géographiques (liés sans doute à des "raisons familiales") et abordent plus souvent une formation professionnelle.

Entre les diverses disciplines, peu de différences notables, si ce n'est le fort pourcentage global observé en Lettres Modernes (toutes les raisons du groupe étant sur-représentées) et en psychologie ; dans cette dernière section, l'abord d'une formation professionnelle est fréquent, suivi de la poursuite d'études principales puis des transferts géographiques ; ainsi nous pouvons noter que cette discipline où le taux d'abandon s'est avéré extrêmement fort, se caractérise en fait par un taux de "faux-abandon" également élevé, ce qui traduit bien les multiples fonctions qu'elle remplit : attente d'une formation professionnelle, sociale ou para-médicale impossible immédiatement après le baccalauréat parce qu'on est trop jeune ou encore qu'on a laissé passer la date des épreuves de sélection, ou encore complément d'autres formations (Ecole Normale le plus souvent, mais aussi droit et quelquefois médecine)etc...

Enfin le quatrième groupe de raisons, maladroitement intitulé "raisons d'ordre socio-économiques", qui est aussi le

(1) C.A.P.E.G.C. : Certificat d'aptitudes au professorat d'enseignement général de collège. C.F.E.N. : certificat fin Ecole Normale. C.A.P.E.S. : Certificat d'aptitude au professorat de l'enseign. secondaire.

moins représenté statistiquement, paraît essentiellement dépendre de la discipline suivie, bien que des variables comme l'âge, la C.S.P. du père et le sexe interviennent aussi mais plus faiblement.

Dans ce groupe, c'est la fréquence des réponses 41 (absence de débouchés) qui varie le plus nettement (et donne son poids au groupe 4). Sur 10 étudiants de la section italienne, 8 invoquent ces raisons dont 6 l'absence de débouchés. Taux également fort (mais 16,25 % "seulement" si l'on peut dire...) en espagnol et en philosophie ; à l'opposé, ces raisons ne sont jamais citées en Lettres Classiques, très peu en Lettres Modernes ou en psychologie (ce qui peut sembler paradoxal dans cette dernière discipline, mais en fait le public, dont nous avons eu quelques caractéristiques, n'y semble pas tourné vers des objectifs professionnels et même universitaires précis). Par ailleurs ces motifs sont invoqués surtout par les jeunes (16,8 %) et par les garçons (15,3 %) ; ces derniers citent plus souvent que les filles la raison 42 (refus de l'enseignement), alors que celles-ci incirminent plus volontiers une "mauvaise orientation" (raison 43).

On observe certes des variations avec l'origine sociale mais rien de bien clair : le manque de débouchés est invoqué fréquemment par les enfants de commerçants-artisans, aussi bien que par ceux de cadres supérieurs, les derniers citant également assez souvent (et les enfants d'agriculteurs de même) la mauvaise orientation ; resterait à voir si des réponses identiques de la part des catégories ayant des situations , quant à la poursuite d'études et les carrières probables, si différentes, peuvent revêtir des significations strictement identiques...

Pour ordonner un peu et résumer toutes ces remarques, retenons les quelques constatations suivantes : les groupes de raisons 1 (raisons matérielles) et 3 (faux-abandon) paraissent dépendre des mêmes facteurs, ceux-ci prenant dans l'un et l'autre groupe des valeurs opposées : ce sont d'une part, les étudiants âgés, d'origine modeste, qui

le plus souvent exercent une activité rémunérée et sont assez fréquemment des filles qui abandonnent pour les raisons du groupe 1 ; d'autre part les faux-abandons sont le fait d'étudiants jeunes, d'origine sociale plus favorisée qui travaillent moins souvent et sont assez fréquemment des garçons (ceux-ci envisageant les études de Lettres comme un complément à une formation autre, souvent plus "rentable" ou qui ont les moyens de ne pas s'y laisser enliser).

Par contre les déterminants des abandons pour raisons psycho-pédagogiques ou "socio-économiques" semblent moins univoques. C'est incontestablement la discipline étudiée qui différencie le mieux les étudiants à cet égard, les linguistes notamment invoquent particulièrement souvent les raisons de ces deux groupes. L'origine sociale joue dans les deux cas mais de façon plus ambiguë puisqu'on peut s'offrir, dans certains milieux favorisés, le luxe de critiquer plus aisément les formes et le contenu de l'enseignement, alors que la déception des étudiants d'origine modeste prendra plutôt la forme d'un découragement après des échecs, c'est à dire une attitude plus portée vers "l'auto accusation" que vers la mise en cause de la pédagogie. Rien d'étonnant si le même partage s'effectue entre filles et garçons, les derniers accusant plus ouvertement le système scolaire ou refusant explicitement le métier d'enseignant, les filles mettant plus souvent en cause leur propre valeur ou invoquant une mauvaise orientation, qu'elles ont assez souvent subie "contrainte et forcée).

V - 3.2. Les orientations, au sortir de la Faculté de Lettres.

Après l'observation de ces constantes, déjà évoquées souvent dans des études statistiquement plus fiables, voyons à présent si les orientations prises au sortir de la Faculté vont s'effectuer selon les mêmes clivages.

En nous reportant au tableau donnant l'ensemble des orientations prises par les étudiants de notre échantillon, nous étudierons les déformations que subit cette distribution globale quand l'observation se situe au niveau de sous groupes définis en fonction des variables précédentes.

Si l'on oppose les deux sous-populations qui vont, d'une part, poursuivre une scolarité -études générales ou formation professionnelle-, d'autre part exercer une activité rémunérée, on retrouve les mêmes déterminants qui agissaient le plus nettement sur les raisons des groupes 1 et 3 c'est-à-dire essentiellement l'âge et l'origine sociale, puis à un degré moindre l'exercice d'un travail rémunéré et le sexe. Ce sont donc les étudiants les plus jeunes qui reprennent d'autres études ou poursuivent leur scolarité principale, après leur abandon de la Faculté de Lettres, ou encore abordent une formation professionnelle (près de 30 % d'entre eux dans l'un et l'autre cas), mais c'est par rapport à cette dernière orientation que l'âge discrimine le plus nettement jeunes et vieux. Associés à la variable âge, les critères "n' a jamais doublé" ou "n'exerce pas d'activité rémunérée" jouent dans le même sens, pour les deux solutions. Alors que, dans la sous-population qui a commencé d'autres études entre le baccalauréat et l'entrée en Faculté de Lettres, la poursuite d'études est très fréquente (il s'agit vraisemblablement là des études principales)l'abord d'une formation professionnelle y est très rare (c'est plus là une solution pour littéraires "purs"). Les fréquences des deux orientations, études et formation professionnelle ne varient donc pas forcément dans le même sens, par rapport à une même variable. C'est ce que l'on observe, mais pour des motifs différents, avec la variable origine sociale ; les deux types d'orientations sont très rares chez les fils d'ouvriers et de cadres moyens, et, à un degré moindre, chez ceux d'employés, alors qu'ils sont très fréquents chez les enfants de cadres supérieurs ; mais les enfants de commerçants-artisans et d'agriculteurs poursuivent très rarement des études mais abordent fréquemment une formation professionnelle, l'inverse étant vrai pour les fils de retraités. Contrairement à ce que l'on pouvait observer quand aux raisons de l'abandon, la situation des filles par rapport aux garçons n'est pas ici l'homologue de celle des étudiants d'origine populaire par rapport aux étudiants plus favorisés (1) ; elles continuent aussi souvent des études

(1) Ce qui ne veut pas dire que cette dernière observation ne traduise pas là encore un phénomène de dominance.

que les garçons et surtout abordent beaucoup plus fréquemment (1 fille sur 4, 1 garçon sur 9) des formations professionnelles, surtout dans le secteur tertiaire (secrétariat, documentation) et social (éducateurs ou assistantes sociales), ou encore para médical (ergothérapeute, sage-femme, etc...).

Enfin, la discipline étudiée joue peu ; certes les linguistes abordent plus souvent que la moyenne les formations professionnelles du secteur tertiaire (on trouve 76 % de linguistes dans ce type de formation), tandis que les étudiants en Lettres Modernes, philosophie, histoire poursuivent plus volontiers d'autres études, mais les écarts restent faibles. Notons enfin que, comme cela était probable, les étudiants de psychologie sont sur-représentés dans la sous population qui s'oriente vers les formations professionnelles sociales et para-médicales (25 % de psychologie dans cette sous-population, ils sont 10 % dans l'échantillon), tandis que les formations professionnelles menant à l'enseignement recrutent plus fréquemment les étudiants d'anglais, allemand, lettres modernes et histoire.

C'est donc par rapport aux mêmes variables, mais celles-ci prennent des signes opposés, que vont se distinguer les étudiants qui, au sortir de la Faculté abordent d'emblée une activité rémunérée. Ce seront des étudiants âgés, d'origine populaire et qui le plus souvent travaillaient déjà, et aussi assez fréquemment des garçons.

Dans l'ensemble, c'est près d'un étudiant sur deux (49,4 %) qui se trouve dans ce cas ; mais ce pourcentage passe de 33,8 % chez les 18-19 ans à 64 % chez les 21 ans et plus. Ce sera donc moins souvent des étudiants ne travaillant pas (44 %) ou n'ayant jamais doublé (43 %). Dans la sous-population qui a commencé une formation professionnelle (le plus souvent dans l'enseignement) avant sa première inscription en Lettres, le pourcentage d'orientations vers une activité rémunérée atteint 80 %.

L'autre ligne de démarcation sera comme précédemment l'origine sociale. L'exercice d'une activité rémunérée est très fréquente chez les fils d'ouvriers (68,2 %), de cadres moyens (64,3 %) et

d'employés (61,2 %) ; à l'inverse, il est rare chez les enfants de retraités et de cadres supérieurs (35 %). D'autres variables jouent, mais moins nettement, si ce n'est le sexe : les garçons travaillent plus souvent (61,6 %) que les filles (44 %), ces dernières abordant plus souvent, nous l'avons vu, une formation professionnelle et ayant par ailleurs le monopole des études par correspondance ; mais il est à noter que cette différence entre les sexes est surtout nette pour la catégorie 30 (travail rémunéré de nature non précisée) alors que les pourcentages d'étudiants et d'étudiantes travaillant comme cadres moyens (ce sont dans la majorité des cas des instituteurs) ou comme cadres supérieurs (ce sont surtout des professeurs) sont pratiquement identiques. Enfin, les fréquences d'exercice d'une activité rémunérée sont très fortes (68 %) dans des disciplines aussi différentes que la psychologie (où l'on reprend vraisemblablement un travail, que l'on avait bien souvent pas même quitté) et la géographie (où il s'agit sans doute plus d'une réelle mise au travail) ; par contre ces fréquences sont nulles en Lettres classiques et faibles dans des langues comme l'Anglais ou l'Allemand, mais les différences ne sont pas très marquées.

Quant aux autres orientations (essentiellement armée et cours par correspondance), le critère le plus discriminant est le sexe, les garçons ayant l'apanage exclusif de l'armée (service national ou engagement), les filles celui des études par correspondance ou de l'inactivité officielle (femmes mariées restant au foyer).

Si on rapproche rapidement, pour conclure, toutes les constatations qui précèdent, à propos des orientations prises au sortir de la Faculté, et les observations beaucoup plus fiables de N. Bisseret (1971), portant toujours sur une promotion de 1962, on peut remarquer, tout d'abord, que les répartitions des étudiants "sortants" (l'enquête de N. BISSERET porte sur les "sortants" immédiatement après l'année de Propédeutique, bien que les deux populations observées ne soient ni strictement comparables ni surtout contemporaines, entre

d'une part la poursuite des études, d'autre part l'exercice d'un travail rémunéré, sont très voisines.

	Poursuite d'études générales	F.P.	Total poursuite d'études	Travail rémunéré	(dont ins- tituteurs	Autres orien- tations
Dijon 1969	18,3 %	21,1 %	39,5 %	49,4 %	25,5 %	11 %
Dijon 1962	32 X %	10 %	42 %	54 %	40,5 %	4 %

(X estimation en tenant compte des études inachevées).

Apparaît nettement l'importance croissante des formations professionnelles dans les orientations après échec (ou attente) en Faculté, et des autres orientations au premier rang desquelles il faut noter, dès la promotion 69 (et l'on peut penser que cette tendance n'a fait que s'accroître de puis), la préparation aux concours administratifs ; si par ailleurs la fréquence du travail rémunéré baisse quelque peu, le phénomène le plus remarquable est la chute des chances objectives de devenir instituteur (et là encore, c'est une tendance qui ne s'accroît que s'accroît) ; si dans la promotion 62, étaient instituteurs un an après leur sortie de la Faculté 75 % de ceux qui s'étaient mis au travail, ce n'est plus le cas, dans la promotion 69 que de 51 % des étudiants (ce pourcentage étant d'ailleurs un maximum car il y a, dans la catégorie "cadres moyens" qui a servi de base au calcul quelques cadres moyens non instituteurs). Ces trois tendances sont connues certes, elles n'en sont pas moins très nettes et jouent fortement sur les orientations (et réorientations) des étudiants des Facultés de Lettres.

Il ne nous reste plus à présent qu'à voir très rapidement les liens entre ce que nous avons jusqu'à présent considéré comme deux variables bien différentes, les raisons de l'arrêt, et les réorientations ultérieures. Certes, le croisement entre ces deux variables aux modalités nombreuses entraîne une "balkanisation" extrêmement forte des effectifs sur un échantillon déjà peu important, mais il est absolument certain que des liens peuvent néanmoins être au moins appréhendés à titre d'hypothèse.

Comme nous avons vu s'opposer les sous-populations invoquant respectivement les groupes 1 et 3 de raisons (problèmes matériels, et "faux-abandons"), on retrouve les mêmes clivages quant aux orientations prises. La sous-population qui abandonne pour des raisons personnelles ou matérielles, se met au travail dans plus de 71 % des cas (la moyenne étant à 49,4 % pour l'échantillon) ; en particulier, on repère assez facilement les instituteurs dans le sous-groupe qui après s'être arrêté pour "incompatibilité avec la poursuite d'une activité professionnelle", va ensuite exercer comme "cadre moyen". Si à l'inverse les étudiants ayant invoqué les raisons du groupe 3 (faux-abandons) ne vont pas tous massivement poursuivre une scolarité, on observe néanmoins quelques liens significatifs en prenant les éventualités de l'orientation une à une.

Ainsi, ceux qui déclarent abandonner pour poursuivre leurs études principales (raison 32) sont dans un cas sur deux des élèves enseignants que l'on retrouve en cadres moyens ou supérieurs (ils ont alors leur scolarité à l'Ecole Normale par exemple). Autre fait à noter, le transfert géographique est bien le type même du "faux-abandon" puisque ceux qui l'invoquent poursuivent bien des études dans 87 % des cas. Par ailleurs, les étudiants qui disent avoir quitté la Faculté pour aborder une formation professionnelle vont tous, le fait est remarquable, en formation des secteurs social et para-médical. Par contre, les autres formations professionnelles, notamment celles du secteur tertiaire font plus suite à des motifs d'abandon du type groupe 2 (raisons psychopédagogiques) ou 4 (raisons socio-économiques). Comme si le passage par la Faculté et l'arrêt au bout d'un an était pour ainsi dire plus "délibéré" et/ou forcé dans le premier type de formations (et c'est vrai qu'il faut parfois attendre 19 ans pour envisager des formations de ce genre), tandis que l'on aborderait les autres après un essai "sincère", qui s'avère malheureux et décourageant. Et il y a indiscutablement une sur-représentation des orientations vers des formations professionnelles (32 à 36 %) dans les sous-populations des groupes 2 et 4, qui ne se hasardent plus que très rarement à poursuivre des études.

On pourrait sans doute dégager bien d'autres remarques mais d'autant moins fiables que les effectifs se font ténués. Nous nous arrêterons donc là, tout en soulignant l'intérêt qu'il y aurait à approfondir l'étude statistique et qualitative de ce type de phénomène pour comprendre comment les étudiants "utilisent" les Facultés de Lettres.

VI - CONCLUSIONS.

Les conclusions d'une enquête de ce genre ne sauraient qu'être très modestes ; mais si des travaux effectués sur des échantillons si faibles numériquement ne peuvent jamais aboutir à des résultats péremptoires sur les variables expliquant ce phénomène aussi complexe que la réussite dans l'enseignement supérieur, c'est par leur accumulation ordonnée et leur mise en correspondance que l'on peut le plus certainement avancer.

Ceci dit, nos conclusions les plus nettes sont les suivantes :

Tout d'abord le public que nous avons étudié, à savoir celui de la Faculté de Lettres entrant en 1969, frappe par son hétérogénéité, hétérogénéité autant scolaire que sociale : on y trouve côte à côte des "khagneux" et des ipésiens, des futurs éducateurs qui font une année de psychologie "en attendant", des élèves instituteurs qui complètent la formation reçue à l'Ecole Normale, ou encore des instituteurs employés à temps plein qui viennent chercher un niveau fin de 1ère année pour devenir professeur de collège, ou suivre les enseignements de psychologie à des fins de recyclage, en passant par les étudiants qui reflouent en Lettres après un échec dans d'autres disciplines etc... Il est évident que les attentes d'un tel public, aussi bien en termes pédagogiques que scolaires (diplômes visés) seront extrêmement variées, et par là que la définition d'études (ou de passage en Faculté) "réussits" pose problème. Et il est certain que le rendement des études de Lettres doit revêtir une signification particulièrement large ; c'est un vieux problème, déjà, que de quantifier l'aspect "consommation" de l'éducation, mais que faire par exemple, de cette fonction d'"attente" qui existe indiscutablement dans certaines disciplines...

Quoiqu'il en soit dans ce public très diversifié,

ce sont encore les variables scolaires qui s'avèrent les plus discriminantes quant à la poursuite des études et à la réussite aux examens. Certes nous n'avions que peu de données sur les autres variables, notamment socio-culturelles et matérielles, susceptibles d'agir sur les cursus universitaires ; remarquons simplement que l'importance d'une variable comme l'âge au baccalauréat avait déjà été soulignée par Ph. Vrain (1972) en ce qui concerne le niveau d'arrêt des études mais également les filières suivies au-delà du second cycle de l'enseignement supérieur.

Et si les deux premières années restent très sélectives, le baccalauréat semble ici du moins dans la population fidèlement présente aux examens, un "filtre" au moins passable. Ceci peut d'ailleurs s'expliquer par le fait que la Faculté de Lettres est celle dont les enseignements prolongent de la manière la plus évidente la scolarité suivie dans l'enseignement du second degré, surtout littéraire, par rapport aux cours beaucoup plus insolites et déconcertants des Facultés de Droit et Sciences Economiques.

Enfin, d'autres variables non appréhendées ici ont très vraisemblablement une action sur la réussite, ce sont toutes celles qui jouent au moment du choix et font que l'étudiant entre dans la discipline finalement retenue plus ou moins "motivé" (terme plus que vague mais qui n'en recouvre pas moins une réalité à explorer). Et ainsi les insuffisances et les limites de ce premier travail devront nous mener assez logiquement à l'étude exclusive de ces facteurs qui font que l'on entre, ou non, dans l'enseignement supérieur, et à la double question des rapports entre passé scolaire et passage (1) d'une part, entre passage, abandon et réussite de l'autre.

---:---:---:---:---:---:---

(1) Passage à l'Université, mais aussi dans les formations professionnelles en deux ans, les classes préparatoires aux grandes écoles, les écoles spécialisées. etc... et bien sûr aussi dans la vie "active".

ce sont encore les variables scolaires qui s'avèrent les plus discriminantes quant à la poursuite des études et à la réussite aux examens. Certes nous n'avions que peu de données sur les autres variables, notamment socio-culturelles et matérielles, susceptibles d'agir sur les cursus universitaires ; remarquons simplement que l'importance d'une variable comme l'âge au baccalauréat avait déjà été soulignée par Ph. Vrain (1972) en ce qui concerne le niveau d'arrêt des études mais également les filières suivies au-delà du second cycle de l'enseignement supérieur.

Et si les deux premières années restent très sélectives, le baccalauréat semble ici du moins dans la population fidèlement présente aux examens , un "filtre" au moins passable. Ceci peut d'ailleurs s'expliquer par le fait que la Faculté de Lettres est celle dont les enseignements prolongent de la manière la plus évidente la scolarité suivie dans l'enseignement du second degré, surtout littéraire, par rapport aux cours beaucoup plus insolites et déconcertants des Facultés de Droit et Sciences Economiques.

Enfin, d'autres variables non appréhendées ici ont très vraisemblablement une action sur la réussite, ce sont toutes celles qui jouent au moment du choix et font que l'étudiant entre dans la discipline finalement retenue plus ou moins "motivé" (terme plus que vague mais qui n'en recouvre pas moins une réalité à explorer). Et ainsi les insuffisances et les limites de ce premier travail devront nous mener assez logiquement à l'étude exclusive de ces facteurs qui font que l'on entre, ou non, dans l'enseignement supérieur, et à la double question des rapports entre passé scolaire et passage (1) d'une part, entre passage, abandon et réussite de l'autre.

-:--:--:--:--:--:--:--:--:--:--

(1) Passage à l'Université, mais aussi dans les formations professionnelles en deux ans, les classes préparatoires aux grandes écoles, les écoles spécialisées, etc... et bien sûr aussi dans la vie "active".

BIBLIOGRAPHIE

- F. BACHER et V. ISAMBERT "Enquête sur l'orientation à la fin du premier cycle secondaire" ;
BINOP numéro spécial 1970.
- N. BISSERET "Une population de littéraires parisiens : insuccès scolaires et devenir des non diplômés" ;
Bulletin de Psychologie 1971-72 ; Tome XXV n° 296.
Les inégaux ou la sélection universitaire ;
P.U.F. 1974.
- R. BOUDON Les mathématiques en sociologie ;
P.U.F. 1971.
L'inégalité des chances ;
P.U.F. 1973.
- P. BOURDIEU ET J.C. PASSERON Les Héritiers ;
Editions de Minuit, 1966 (nouvelle édition),
1ère édition, 1964.
La Reproduction ;
Editions de Minuit, 1970.
- BULLETIN DE PSYCHOLOGIE n° 316, tome XXVIII - 1974-75, 9-12 ;
"Travaux du laboratoire de psychologie sociale et sciences de l'éducation de l'Université de Paris X-Nanterre".
- C.E.R.E.Q. Document n° 19, décembre 74.
"Devenir professionnel des étudiants à la sortie des universités".
- A. GIRARD "Les facteurs psychologiques et sociaux de l'orientation et de la sélection scolaires" ; in : Population et l'enseignement ; I.N.E.D. 1970.

I.N.S.E.E. "Chiffres et résultats - Bourgogne" ;
Dimensions n° 2, février 1973 ;
L. André et B. Monnier "les étudiants en Bourgogne".

A. MINGAT - C. PAUL - J. PERROT
"La réussite des étudiants économistes" ;
I.R.E.D.U. 1974.

"Analyse Morgan-Sonquist"
I.R.E.D.U. 1974.

F. ORIVEL "The determinants and effects of time spent studying in french higher education" ;
I.R.E.D.U. 1975.

REVUE FRANCAISE DE SOCIOLOGIE, numéro spécial 1967-1968,
volume VIII et IX ;
"Sociologie de l'éducation", textes réunis par
P. Bourdieu et V. Isambert-Jamati.

UNIVERSITE DE CLERMONT-FERRAND, "Etudes et insertion sociale
des étudiants de la Faculté des Lettres et Sciences
Humaines de Clermont-Ferrand" ; 1973.

UNIVERSITE DE NANCY II "Les étudiants de la Faculté des Lettres
de Nancy - Etudes et devenir socio- professionnel" ;
1972.

E. VALIN "Qui étudie quoi à l'Université de Paris X ?"
L'orientation scolaire et professionnelle ;
1975 , 4 , n° 1.

Ph. VRAIN "Les débouchés professionnels des étudiants" ;
Cahier du Centre d'études de l'emploi, n° 3 ,
1973 , P.U.F.

INDEX DES TABLEAUX ET GRAPHIQUES

- Promotion 69, par sexe et par discipline	Page 8
- Promotion 69, par sexe et par âge	Page 9
- Promotion 69, par discipline : pourcentage de bacheliers 69	Page 11
- Promotion 69, moyennes au baccalauréat, par série	Page 13
- Promotion 69, moyenne au baccalauréat, par sexe et par discipline	Page 13
- Promotion 69, taux de réussite en 1ère année, par discipline	Page 23
- Promotion 69, taux de réussite en 1ère année, par série de baccalauréat	Page 24
- Promotion 69, taux de réussite en 1ère année, par âge (à l'entrée en Faculté)	Page 27
- Promotion 69, taux de réussite en 1ère année, selon l'année d'obtention du baccalauréat	Page 27
- Promotion 69, taux de réussite en 1ère année, selon la distance par rapport à l'Université	Page 28
- Les variables, et leurs modalités, retenues par l'analyse de variance Morgan-Sonquist	Page 32
- Analyse de variance Morgan-Sonquist ; la réussite en 1ère année ;	Page 33-34
- Promotion 69 ; composition de la sous-population effectuant une scolarité "normale"	Page 46
- Caractéristiques du public et indice de réussite par discipline	Page 49
- Promotion 69 et Promotion 62 (Paris) ; comparaison de quelques indices de réussite	Page 53
- Echantillon (enquête postale) ; C.S.P. du père	Page 59
- Echantillon ; niveau culturel du père	Page 60
- Echantillon ; les raisons de l'arrêt des études	Page 67
- Echantillon ; les orientations au sortir de la faculté	Page 68
- Echantillon et promotion Paris 1962 ; comparaison des orientations prises	Page 78
- Les relations entre les variables indépendantes étudiées ; annexe 1	Page 4

- Promotion 69, table de scolarité ; annexe 3 Page 2
- Promotion 69 ; importance de la promotion suivant une scolarité normale, par disciplines annexe 3 Page 2
- Cheminement de la promotion 69 ; annexe 3 Page 2
- Les tables de scolarités, par disciplines ; annexe 3 Pages 4 à 8
- Principaux tableaux statistiques tirés de l'enquête par questionnaire Annexe 4

ANNEXES

LA MESURE DES INTERACTIONS ENTRE VARIABLES.

1. La méthode utilisée.

C'est celle proposée par R. Boudon dans son ouvrage "Les mathématiques en sociologie" (PUF 1971) pour la mesure de l'implication entre attributs dichotomiques. Elle est fondée sur le calcul des proportions conditionnelles (proportion des individus classés J, parmi ceux classés i, par exemple), et l'indice retenu est une différence entre proportions conditionnelles :

$$f_{ij} = \frac{p_{ij}}{p_i} - \frac{\bar{p}_{ij}}{\bar{p}_i}$$

Cet indice varie entre ± 1 (cas de l'implication stricte) et 0 (aucune implication) en passant par des valeurs intermédiaires, et il signifie, dans ce dernier cas : si "i alors plus souvent j", ou "non j" selon le signe de l'indice.

2. Exemple numérique.

a) tableau de départ (les variables ayant été dichotomisées).

CLAMP \ AGE	Bac en 69	Bac avant	Σ
Jeunes (nés en 52-51)	257	8	265
"vieux" (nés avant)	330	172	502
Σ	587	180	767

soit "CLAMP", variable i/\bar{i}

soit AGE, variable j/\bar{j}

b) transformation des effectifs en proportions

	i	\bar{i}	
J	0,335	0,010	0,345
\bar{J}	0,430	0,224	0,654
	0,765	0,234	1

$$f_{ij} = \frac{p_{ij}}{p_i} - \frac{\bar{p}_{ij}}{\bar{p}_i}$$

$$f_{ij} = \frac{0,33}{0,76} - \frac{0,01}{0,23} = + 0,39$$

Le "pij" trouvé, + 0,39, indique donc un lien entre l'âge et la date du baccalauréat : "plus on est âgé, plus le baccalauréat est ancien" et inversement, mais un examen rapide du tableau montre que ce lien, s'il est très fort chez les jeunes (96 % d'entre eux ont obtenu leur baccalauréat en 69), est moins net chez les "vieux" (65,74 % d'entre eux ont obtenu leur baccalauréat en 69, seulement).

3. Liste des "pij" obtenus.

- âge à l'entrée/âge au bac

pij = 0,90

{ 100 % des jeunes ont eu leur bac jeune (à 17 ou 18 ans)
92 % des "vieux" ont eu leur bac "vieux" (à 19 ans et plus)

- âge à l'entrée/date du baccalauréat :

pij = 0,59 (cf plus haut)

- série du baccalauréat/date du baccalauréat :

pij = 0,30

{ 83,4 % des bacheliers A ont eu ce diplôme en 69
52,3 % des autres bacheliers l'ont eu en 69

- âge à l'entrée/moyenne au baccalauréat :

pij = - 0,28

{ 49,8 % des jeunes ont eu une mention au baccalauréat
23,1 % des "vieux" ont eu une mention au baccalauréat

- âge au baccalauréat/moyenne au baccalauréat

pij = - 0,22

{ 44,8 % des bacheliers à 18 ans et moins ont eu une mention
24,1 % des bacheliers à 19 ans et plus ont eu une mention

- taille de la commune/distance à Dijon

pij = - 0,194

{ 77,9 % des ruraux habitent à plus de 60 KM
58,5 % des urbains habitent à plus de 60 KM

- âge à l'entrée/série du baccalauréat :

$$p_{ij} = 0,158$$

{ 38,0 % des bacheliers A sont entrés en Faculté à
17-18 ans
22,3 % des autres bacheliers sont entrés en Faculté
à 17-18 ans

- âge à l'entrée/sexe

$$p_{ij} = - 0,149$$

{ 24,5 % des garçons sont entrés "jeunes" en Faculté
39,4 % des filles sont entrées "jeunes" en Faculté

- âge au baccalauréat/série du baccalauréat

$$p_{ij} = 0,13$$

{ 42,4 % des bacheliers A ont obtenu ce diplôme à
18 ans et moins
29,4 % des autres bacheliers ont obtenu ce diplôme
à 18 ans et moins

série du baccalauréat/sexe

$$p_{ij} = - 0,12$$

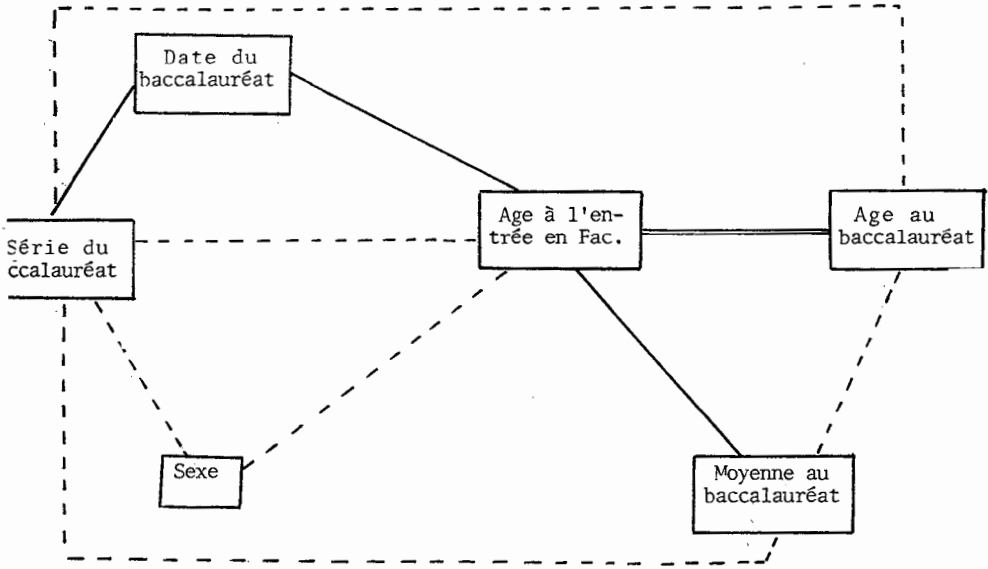
{ 69,8 % des garçons sont titulaires de baccalauréat A
81,6 % des filles sont titulaires de baccalauréat A

- série du baccalauréat/moyenne au baccalauréat

$$p_{ij} = - 0,10$$

{ 84,7 % des bacheliers avec mention sont titulaires
de baccalauréat A
74,6 % des bacheliers sans mention sont titulaires
de baccalauréat A

4. Shéma des relations existantes entre les variables étudiées



- relation forte ($p_{ij} > 0,80$)
- relation moyenne ($p_{ij} > 0,28$)
- - - relation faible ($p_{ij} > 0,10$)

ANALYSE DE VARIANCE MORGAN-SONQUIST

LISTE DES PREDICTEURS PAR PASSAGE

I - Passages effectués sur la population totale des inscrits.

- 1.1. 1er passage (1)
- âge à l'entrée(étudiants nés en 51-52/étudiants plus âgés) p = 0,086
 - âge au baccalauréat (obtenu à 16,17,18 ans/obtenu plus âgé) p = 0,071
 - moyenne au baccalauréat (plus ou moins 12 de moyenne) p = 0,070
 - date du baccalauréat (obtenu en 69/obtenu antérieurement) p = 0,051
 - série du baccalauréat (série A/autre série) p = 0,011
- 1.2.1. 2e passage Sous population "jeune"
- moyenne au baccalauréat (plus ou moins 12 de moyenne) p = 0,093
 - série du baccalauréat (série A/autres séries) p = 0,004
- 1.2.2. 2e passage Sous population "âgée"
- date du baccalauréat (obtenu en 69/Obtenu antérieurement) p = 0,033
 - moyenne au baccalauréat (série A/Autres séries) p = 0,015
- 1.3.1. 3e passage Sous population jeune-baccalauréat brillant
- distance à Dijon (moins de 60 km/plus de 60 km) p = 0,012
 - série au baccalauréat (série A/autres séries) p = 0,008
- 1.3.2. 3e passage Sous population jeune-baccalauréat moyen
- taille de la commune (ruraux/urbains) p = 0,008
- 1.3.3. 3e passage Sous population âgée-baccalauréat en 69
- moyenne au baccalauréat (plus ou moins de 12 de moyenne) p = 0,022
 - série du baccalauréat (série A/autres séries) p = 0,016

(1) La modalité citée en premier est celle la plus favorable quant à la réussite. Seuls ont été notés les prédicteurs dont la valeur est au moins égale à 0,010 (ou certains prédicteurs plus faibles quand un seul et unique prédicteur prend les valeurs ci-dessus, ou est spécialement remarquable).

- âge au baccalauréat (obtenu à 16-18 ans/obtenu plus âgé) p = 0,010

- 2.3.1. 3e passage Sous population jeune-baccalauréat brillant
 - série du baccalauréat (série A/autres séries) p = 0,023
 - sexe (garçons/filles) p = 0,016
 - distance à Dijon (moins de 60 km/plus de 60 km) p = 0,009

- 2.3.2. 3e passage Sous population jeune-baccalauréat juste
 - taille de la commune (ruraux/urbains) p = 0,009
 - série du baccalauréat (autres séries/série A) p = 0,003

- 2.3.3. 3e passage Sous population âgée-baccalauréat brillant
 - distance à Dijon (moins de 60 km/plus de 60 km) p = 0,045
 - série du baccalauréat (série A/autres séries) p = 0,040
 - date du baccalauréat (obtenu en 69/Obtenu antérieurement) p = 0,022
 - sexe (garçons/filles) p = 0,021
 - taille de la commune (ruraux/urbains) p = 0,017

- 2.3.4. 3e passage Sous population âgée-baccalauréat juste
 - âge au baccalauréat (obtenu à 16-18 ans/obtenu plus âgé) p = 0,016
 - taille de la commune (ruraux/urbains) p = 0,013
 - série du baccalauréat (autres séries/série A) p = 0,004

ANNEXE III

TABLES DE SCOLARITE DE L'ENSEMBLE DE LA
PROMOTION 69 ET PAR DISCIPLINES

I - Table de scolarité de l'ensemble de la promotion 69.

Années scolaires Scolarité	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Interruption des études		1,04	0,78	1,43	0,65	0
Préparation aux concours		8	6	11	5	0
4 ^e A.				0,39	7,04	16,44
				3	54	126
				13,44	15,53	10,96
				102	119	84
3 ^e A.			24,15	17,36	10,44	7,04
			184	133	80	54
2 ^e A.		37,98	18,79	3,78	1,3	0,78
		290	144	29	10	6
1 ^{ère} A.		27,28	4,56	0,65	0,52	0
	766	210	36	6	4	0
Résultat		33,68	51,69	62,92	64,49	64,75
		258	396	482	494	496
		100	100	100	100	100

Les pourcentages (par rapport à l'effectif initial) sont notés dans les cases en haut et à droite.

II - Importance numérique de la promotion suivant une scolarité "normale", par disciplines (Deug en 2 ans, licence en 3 ans, maîtrise ou concours en 4 ans).

	2e A. 70-71	3e A. 71-72	4e A. 72-73	Ren- trée 70	Ren- trée 71	Ren- trée 72	Ren- trée 73	Ren- trée 74
Anglais	30,4	23,2	9,8	35,0	53,1	68,5	68,0	66,5
Alle- mand	32,2	20,3	11,0	33,9	53,5	65,2	67,8	68,6
Espagnol	43,5	28,2	23,9	32,6	50,0	63,0	63,0	63,0
Italien	37,5	18,7	0	25,0	43,7	50,0	56,2	56,2
Lettres Classiq.	60,0	28,0	16,0	16,0	32,0	36,0	36,0	36,0
Lettres Modernes	51,9	32,7	23,1	25,0	38,5	50,0	51,9	51,9
Philo- sophie	43,6	10,2	2,5	25,6	51,3	64,1	64,1	64,1
Psycho- logie	20,0	15,7	4,3	65,7	77,1	87,1	88,6	88,6
Histoire	44,8	28,4	20,7	34,5	53,4	62,0	60,3	61,2
Géogra- phie	40,0	25,7	17,1	34,3	60,0	71,4	71,4	71,4
Ensem- ble	38,0	24,1	13,8	34,7	52,5	64,3	65,1	64,7

part relative des abandons par année

N.B. Tous ces chiffres sont donnés en pourcentages par rapport à l'effectif initial de chaque discipline.

CHEMINEMENT DE LA PROMOTION 69

/ / / 1ere A

. . . 2e A

o o o 3e A

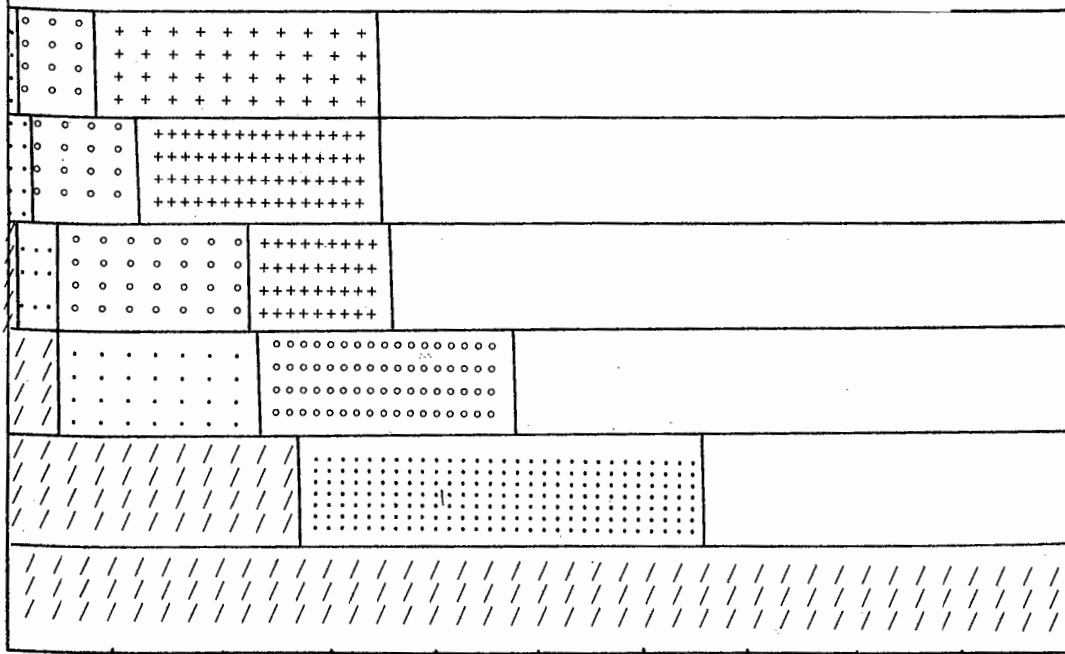
+ + + 4e A et C

en blanc : abandons

en renforcé : part de la promotion avançant dans les délais "normaux"

Années
scolaires

74-75
73-74
72-73
71-72
70-71
69-70



10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 Pourcentage de l'effectif initial

III - Tables de scolarité par disciplines (1).

3. 1. Anglais

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours				0,5 1	3,6 7	14,4 28
4e A.				9,3 18	12,4 24	9,3 18
3e A.			23,2 45	14,9 29	13,4 26	9,3 18
2e A.		30,4 59	18,0 35	9,5 12	2,0 4	0,5 1
1e A.	194	34,5 67	5,7 11	0,5 1	0,5 1	0 0
Hors faculté et interruption d'études.		68 35,0	103 53,1	133 68,5	132 68,0	129 66,5
		100	100	100	100	100

(1) Il est évident que tous les pourcentages calculés ici (et noté dans chaque case en haut et à droite) sont d'autant moins fiables que les effectifs de la discipline sont faibles.

3.2. Allemand

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours				0,8 1	5,9 7	10,1 12
4e A.				10,2 12	13,6 16	11,9 14
3e A.			20,3 24	14,4 17	10,1 12	6,8 8
2e A.		32,2 38	15,2 18	6,8 8	1,7 2	2,5 3
1e A.	118	33,9 40	11,0 13	2,5 3	0,8 1	0 0
Hors faculté		40 33,9	63 53,4	77 65,2	80 67,8	81 68,6
		100	100	100	100	100

3. 3. Espagnol

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours					8,7 4	19,5 9
4e A.				23,9 11	21,7 10	15,2 7
3e A.			28,2 13	10,8 5	10,3 3	2,2 1
2e A.		43,5 20	19,5 9	2,2 1	0	0
1e A.	46	23,9 11	2,2 1	0	0	0
"Hors faculté"		32,6 15	50,0 23	63,0 29	63,0 29	63,0 29
		100	100	100	100	100

3. 4. Italien

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours						12,2 2
4e A.				0	25,0 4	18,7 3
3e A.			18,7 3	50,0 8	18,7 3	12,2 2
2e A.		37,5 6	37,5 6	0	0	0
1e A.	16	37,5 6	0	0	0	0
"Hors faculté"		25 4	43,7 7	50 8	56,2 9	56,2 9
		100	100	100	100	100

3. 5. Lettres classiques

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours					16,0 4	36,0 9
4e A.				16,0 4	50,0 5	24,0 6
3e A.			28,0 7	44,0 11	24,0 6	4,0 1
2e A.		60,0 15	40,0 10	4,0 1	4,0 1	0
1e A.	25	24,0 6	0	0	0	0
"Hors faculté"		16,0 4	32,0 8	36,0 9	36,0 9	36,0 9
		100	100	100	100	100

3. 6. Lettres Modernes

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours				1,0 1	6,7 7	25,9 27
4e A.				22,1 23	22,1 23	12,5 13
3e A.			32,7 34	22,1 23	10,6 11	8,6 9
2e A.		51,9 54	33,6 35	4,8 5	1,9 2	1,0 1
1e A.	104	23,1 24	3,8 4	1,0 1	1,0 1	
"Hors faculté"		25,0 26	38,4 40	50,0 52	51,9 54	51,9 54
		100	100	100	100	100

3. 7. Philosophie

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours					0	5,1 2
4e A.				2,5 1	15,4 6	20,5 8
3e A.			10,2 4	30,8 12	17,9 7	7,7 3
2e A.		43,6 17	33,3 13	0	0	2,5 1
1e A.		30,7 12	5,1 2	0	2,5 1	0
Hors faculté"	39	25,6 10	51,3 20	64,1 25	64,1 25	64,1 25
		100	100	100	100	100

3. 8. Psychologie

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours						
4e A.				4,3 3	7,1 5	7,1 5
3e A.			15,7 11	7,1 5	2,8 2	2,8 2
2e A.		20,0 14	5,7 4	1,4 1	0	0
1e A.		14,3 10	11,4 1	0	0	0
Hors faculté"	70	65,7 46	77,1 54	87,1 61	88,6 63	88,6 63
		100	100	100	100	100

3. 9. Histoire

	69-70	70-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours				0,8 1	13,8 16	24,1 28
4e A.				19,8 23	18,1 21	7,7 9
3e A.			28,4 33	17,2 20	7,7 9	6,9 8
2e A.		44,8 52	15,5 18	0	0	0
1e A.	116	20,7 24	2,6 3	0	0	0
"Hors faculté"		34,5 40	53,4 62	62,0 72	60,3 70	61,2 71
		100	100	100	100	100

3. 10 Géographie

	69-70	71-71	71-72	72-73	73-74	74-75
Concours					11,4 4	22,8 8
4e A.				17,1 6	14,3 5	2,8 1
3e A.			25,7 9	8,6 3	0	2,8 1
2e A.		40,0 14	11,4 4	0	2,8 1	0
1e A.	35	25,7 9	2,8 1	2,8 1	0	0
"Hors faculté"		34,3 12	60,0 21	71,4 25	71,4 25	71,4 25
		100	100	100	100	100

Calcul d'un indice d'implication.

	i/I	i "vieux" 48 & avt	i jeunes 49 & après	
j	aucun travail	41 0,16	120 0,48	161 0,64
\bar{j}	exerce un travail	51 0,20	39 0,15	90 0,35
		92 0,36	159 0,63	251

$$p_{ij} = \frac{p_{ij}}{p_i} - \frac{\bar{p}_{ij}}{p_i}$$

$$p_{ij} = - 0,310$$

N.B. Les proportions sont notées à droite des effectifs correspondants.

4. 3. CSP du père/exercice d'une activité rémunérée.

Activités C.S.P.	Ne travail- le pas	Surveil- lance	Ensei- gnement	Autres activités	S.R.	Σ
S.R. - sans profession Décédé - retraité	61,8	14,5	18,2	1,9	3,6	100
Agriculteurs	66,7	15,1	15,1	3,0	0	100
Ouvriers	63,6	13,6	22,7	0	0	100
Employés	48,4	19,3	25,8	6,4	0	100
Artisans- commerçants	55,2	34,5	10,3	0	0	100
Cadres moyens	78,6	14,3	7,1	0	0	100
Cadres supérieurs	71,7	15,1	5,6	7,5	0	100
Ensemble	64,1	17,5	14,3	3,2	0,8	100

4. 4. Age à l'entrée/C.S.P. du père.

C.S.P. père âge à l'entrée	S.R. Dé- cédé-re- traité	Agric- ulteur	Ou- vrier	Em- ployé	Commer- çant-ar- tisan	Cadre moyen	Cadre supér.	
Etudiants nés en 51-50	14,3	14,3	9,1	15,6	11,7	9,1	26,0	100
Etudiants nés en 49	28,0	14,6	8,5	8,5	8,5	12,2	19,5	100
Etudiants nés en 48 et avant	22,8	10,9	8,7	13,0	14,1	11,9	18,5	100
Ensemble	16,7	13,1	8,7	12,3	11,5	11,1	21,1	100

RENSEIGNEMENTS CONCERNANT VOTRE FILS OU VOTRE FILLE.

NOM

Prénom

Date de naissance

Situation matrimoniale à son inscription en Faculté : case 40
 marié sans enfant, marié avec enfant, célibataire, divorcé, autre
 (rayez les mentions inutiles)

Y-a-t-il eu des modifications dans sa situation pendant ses études ? 41

Si oui, lesquelles et à quelle date ?

Quelle était la série et l'option de son baccalauréat ?

Combien d'années scolaires a-t-il (elle) redoublé pendant sa scolarité secondaire? 42

Si votre enfant s'est inscrit(te) en Faculté de Lettres au moins une année scolaire après l'obtention de son baccalauréat, quelle a été, dans l'intervalle, son ac- 43
tivité principale : service national, exercice d'une profession, raisons familiales, autre motif (précisez)... (rayez les mentions inutiles)

Pendant sa scolarité dans l'enseignement supérieur, a-t-il (elle) suivi d'autres enseignements que ceux dispensés à la Faculté de Lettres à Dijon ? 44-45

Si oui, lesquels ?

A-t-il(elle) exercé une activité rémunérée tout en poursuivant ses études ? 46

Si oui, laquelle ?

Combien de temps travaillait-il(elle) par semaine ? 47

A votre avis, quelles sont les raisons qui ont expliqué l'arrêt ou l'abandon par votre fils (fille) de ses études en faculté ? 48-49

Après ses études à la faculté de Lettres de Dijon, votre fils(fille) a-t-il(elle) : 50-51

- continué ses études dans une autre Faculté
- si oui, laquelle et en quelle section ?
- commencé une autre formation
- exercé un travail rémunéré
- effectué son service national
- autre cas (précisez)

RENSEIGNEMENTS VOUS CONCERNANT

Quelle profession exercez-vous ? 52

Quelle profession exerce votre épouse ? 53

Quel est le diplôme le plus élevé que vous possédiez : 54
 (certificat d'études, C.A.P., B.E.P.C., baccalauréat, diplôme de l'enseignement technique autre que le C.A.P., diplôme de l'enseignement supérieur ?)
 (rayez les mentions inutiles).

4. 5. C.S.P. père, dans la sous-population n'ayant jamais doublé dans le secondaire.

C.S.P. père	population n'ayant jamais doublé	Ensemble
S.R.	3,4	5,2
Ss profession décédée	5,1	4,0
Retraité	9,5	12,7
Agriculteur	18,1	13,1
Ouvrier	9,5	8,7
Employé	14,6	12,3
Commerçant-artisan	11,2	11,5
Cadre moyen	7,7	11,1
Cadre supérieur	20,7	21,1
	100	100

4. 6. Raisons invoquées de l'arrêt des études, par disciplines ;
 et 6bis Raisons invoquées de l'arrêt des études, par sexe.

Raisons de Dis- cipline et sexe	Raisons maté- rielles pro- pres à l'Etud.	Raisons psy- chopédagogi- ques liées à la Fac.	"Faux- abandons"	Raisons so- cio-économi- ques	Autres		N ⁺
					S.	R.	
Anglais	25,7	33,3	22,7	10,6	0	7,6	100/ 66
Allemand	24,4	26,7	28,9	11,1	0,2	6,7	100/ 45
Espagnol	31,2	31,2	6,2	25,0	0	6,2	100/ 16
Italien	0	0	20,0	80,0	0	0	100/ 5
Lettres Class.	0	50,0	50,0	0	0	0	100/ 4
Lettres Mod.	40,0	12,0	40,0	4,0	4,0	0	100/ 25
Philosophie	41,7	8,3	16,7	16,7	0	16,7	100/ 12
Psychologie	38,4	7,7	30,8	7,7	3,8	11,5	100/ 26
Histoire	27,0	24,3	24,3	10,8	0	11,1	100/ 37
Géographie	33,3	13,3	13,3	26,7	6,7	5,7	100/ 15
Ensemble	29,1	23,1	25,1	13,1	1,6	7,5	100/ 251
Garçons	23,1	19,2	28,2	15,4	3,8	10,2	100/ 78
Filles	31,8	24,8	23,7	12,1	0,5	6,9	100/ 173

+ Effectifs servant de base au pourcentage.

4.7. Raisons invoquées de l'arrêt selon la C.S.P. du père ;
 et 4.7. bis raisons invoquées de l'arrêt selon l'âge à l'entrée.

C.S.P. Raisons de l'arrêt père et âge	Raisons matérielles	Raisons psychopé- dagogiques	"Faux- abandons"	Raisons so- cio-écono- miques	Autres S. R.	100 / N
Sans profession - Décé- dé - Retraité - S.R.	32,7	25,4	16,3	7,3	18,2	100 / 55
Agriculteurs	18,2	33,3	30,3	12,1	6,0	100 / 33
Ouvriers	40,9	18,2	22,7	13,6	4,5	100 / 22
Employés	32,2	29,0	19,3	12,9	6,4	100 / 31
Commerçants-artisans	44,8	17,2	13,8	20,7	3,4	100 / 29
Cadres moyens	25,0	25,0	32,1	10,7	7,1	100 / 28
Cadres supérieurs	18,9	15,1	37,7	17,0	9,4	100 / 53
Ensemble	29,1	23,1	25,1	13,1	9,1	100 / 251
Etudiants nés en 50-51	15,6	24,7	32,5	16,9	10,4	100 / 77
Etudiants nés en 49	30,5	28,0	19,5	14,6	7,3	100 / 82
Etudiants nés en 48 et avant	39,1	17,4	23,9	8,7	9,8	100 / 92

4. 8. orientations prises au sortir de la Faculté, par disciplines
 et 4. 8. bis " " " " " " " , par sexe.

Orientations Disciplines sexe	Poursuite d'études	Abord d'une formation profes- sionnelle	Exercice d'une activité rémuné- rée	Autres orien- tations + S.R.	100 / N
Anglais	19,7	22,7	45,4	12,1	100 / 66
Allemand	11,1	35,5	40,0	13,3	100 / 45
Espagnol	18,7	25,0	56,2	0	100 / 16
Italien	20,0	20,0	40,0	20,0	100 / 5
Lettres classiques	50,0	50,0	0	0	100 / 4
Lettres modernes	24,0	12,0	56,0	8,0	100 / 25
Philosophie	25,0	16,7	50,0	8,3	100 / 12
Psychologie	15,4	15,4	69,2	0	100 / 26
Histoire	21,6	10,8	45,9	21,6	100 / 37
Géographie	6,7	13,3	66,7	13,3	100 / 15
Ensemble	18,3	21,1	49,4	11,1	100 / 251
Garçons	16,7	11,5	61,5	5,12	100 / 78
Filles	19,1	25,4	43,9	11,0	100 / 173

4 9. Orientations prises au sortir de la Faculté, selon la C.S.P. du père et 4.9. bis selon l'âge à l'entrée en Faculté.

Orientations C.S.P. et âge	Poursuites d'études	Abord d'une formation pro- fessionnelle	Exercice d'une activité rému- nérée	Autres orien- tations + S.R.	100 N
Sans profession décédé-retraité- S.R.	27,3	18,2	32,7	10,9	100 55
Agriculteurs	12,1	27,3	45,4	15,1	100 33
Ouvriers	9,1	13,6	68,2	0,9	100 22
Employés	12,9	19,3	61,3	6,4	100 31
Commerçants- artisans	3,4	27,6	51,7	17,2	100 29
Cadres moyens	10,7	10,7	64,3	14,3	100 28
Cadres supérieurs	32,1	26,4	33,9	7,5	100 53
Ensemble	18,3	21,1	49,4	11,1	100 251
Etudiants nés en 50 et 51	24,7	28,6	33,8	13,0	100 77
Etudiants nés en 49	13,4	28,0	47,5	11,0	100 82
Etudiants nés en 48 et avant	17,4	8,7	64,1	7,6	100 92

4. 10 Répartition des C.S.P. paternelles au sein de chaque discipline, sexe séparément, et sans distinction.

C.S.P. Dis- cipline	ss prof S.R. décédé	Retraité	Agricul- teur	Ou- vrier	Em- ployé	Commer- çant - artisan	Cadren moyen	Cadre supér.	100/ 100
AN. F G	9,4	11,3	13,2	11,3	3,8	18,9	5,7	26,4	100/53
	15,4	3,7	0	15,4	0	0	30,1	3,1	100/13
	10,6	10,6	10,6	12,1	3,0	15,2	10,6	27,3	100/66
ALL. F G	6,4	19,3	9,7	6,4	19,3	16,1	0	22,6	100/31
	7,1	14,3	21,4	14,3	0	21,4	21,4	0	100/14
	6,7	17,8	13,3	8,9	13,3	17,8	6,7	15,6	100/45
ESP. F G	0	20	10	0	50	10	10	0	100/10
	0	0	0	16,7	50	0	0	33,3	100/6
	0	12,5	6,2	6,2	50	6,2	6,2	12,5	100/16
IT. F G	0	0	25	0	0	25	0	50	100/4
	0	0	0	0	0	0	100	0	100/1
	0	0	20	0	0	20	20	40	100/5
L.C. F G	0	25	0	0	25	0	25	25	100/4
	0	0	0	0	0	0	0	0	100/0
	0	25	0	0	25	0	25	25	100/4
L.M. F G	0	0	47,0	5,9	11,7	5,9	5,9	23,5	100/17
	12,5	0	0	12,5	0	12,5	12,5	50	100/8
	4,0	0	32	8,0	8,0	8,0	8,0	32	100/25
PHILO. F G	0	14,3	0	28,6	14,3	0	14,3	28,6	100/7
	20	40	0	0	20	20	0	0	100/5
	8,3	25	0	16,7	16,7	8,3	8,3	16,7	100/12
PSYC. F G	13,3	6,7	13,3	0	13,3	6,7	20,0	26,7	100/15
	9,1	18,2	0	9,1	18,2	9,1	18,2	18,2	100/11
	11,5	11,5	7,7	3,9	15,4	7,7	19,2	23,0	100/26
HIST. F G	10	20	20	5,0	15,0	10,0	15,0	5,0	100/20
	6,2	12,5	12,5	12,5	12,5	0	25,0	18,7	100/16
	8,1	16,2	16,2	8,1	13,5	5,4	18,9	10,8	100/36
GEO. F G	27,3	9,1	18,2	9,1	0	18,2	0	18,2	100/11
	25	25	0	0	25	0	0	25	100/4
	26,7	13,3	13,3	6,7	6,7	13,3	0	20	100/15
ENS	8,7	12,8	16,2	7,5	12,7	13,3	7,5	21,4	100/173
	9,1	12,7	6,4	11,5	11,5	7,7	19,2	20,5	100/78
	8,8	12,7	16,2	7,5	12,7	13,3	7,5	21,4	100

4. 11 Les orientations prises, par grands groupes de raisons d'arrêt.

orientations prises raisons de l'arrêt	Poursuite d'études	Abord d'1 formation profession.	Exercice d' 1 activité rémunérée	Autres orienta- tions S.R.	100 / N
Raisons personnelles, matérielles	6,8	6,8	71,2	15,1	100/73
Raisons psycho-pédagogiques liées à la Faculté	13,8	32,7	44,8	8,6	100/58
"Faux-abandons" (poursuite d'é- tudes ou réussite à un concours)	36,5	15,9	38,1	9,5	100/63
Raisons socio-économiques	9,1	36,3	42,4	12,1	100/33
Autres raisons et S.R.	30,4	26,1	34,8	8,7	100/23
ENSEMBLE	18,3	21,1	49,4	11,1	100/25